

Les Timm en France

D'après le récit autobiographique d'Anna Ingrid Sitt,
traduit et adapté en français par ChatGPT 4.0 dirigé par Ernst Lopes Cardozo

*Le récit original, écrit en allemand par **Anna Ingrid Sitt**, retrace avec simplicité et chaleur de ton la vie de la famille Timm. L'auteure y mêle souvenirs d'enfance, anecdotes familiales et grands changements de vie et notamment leur départ d'Allemagne pour s'installer dans un petit village de montagne, au sud de la France. L'écriture est vivante, presque orale, et transmet avec beaucoup d'authenticité l'esprit d'aventure, la complicité familiale et l'amour de la nature qui imprègnent toute son histoire.*

La version allemande, pleine d'humour et d'émotion, témoigne aussi d'un regard intime sur la vie quotidienne : les joies simples, les difficultés à surmonter, les rencontres marquantes. Elle constitue la base de la traduction française présentée ici, réalisée dans un esprit fidèle mais accessible, en conservant le registre familial qui caractérise l'ouvrage. On commence au moment que Anne et son mari « Smokey » décident de rendre visite à un ami qui habite en France, près de Grenoble...

Smokey avait un ami d'enfance qui vivait en France et y avait épousé une Française, venait nous voir de temps en temps. À chaque visite, il ne tarissait pas d'éloges sur le Sud et nous invitait sans cesse à venir passer des vacances chez lui.

Un jour, ce fut le moment : nous avons pris nos enfants, nous sommes montés dans notre Renault 4 et nous avons pris la route pour ce grand voyage.

Dans les années soixante, j'étais déjà allée une première fois en France avec Smokey et un couple d'amis de Siegen (Allemagne), dans la Drôme. Nous étions partis avec sa Coccinelle décapotable jaune. Nous avons adoré : le paysage, le climat, le soleil – tout était parfait. Et maintenant, nous partions voir Lumo, ainsi

s'appelait son ami, surnom formé à partir de Lustmolch (homme débauché) – ça en disait long.

Lumo habitait près de Grenoble, avec sa femme et sa fille adoptive. Son fils aîné, lui, avait déjà quitté la maison.

Nous sommes arrivés vers le soir, complètement épuisés et fourbus. Après le dîner, je suis allée me coucher avec les enfants. Smokey et Lumo, eux, ont continué de discuter longtemps, pendant que Michelle leur préparait un café. Lumo essaya de convaincre mon mari de venir s'installer en France, mais ce n'était pas envisageable tant que les enfants n'étaient pas indépendants.

Les jours suivants, Lumo nous fit visiter Grenoble et ses environs. Il nous disait : « Regarde, ici aussi il y a de belles maisons. Et pour chaque problème, il y a une solution : une simple et une compliquée ! »

« Moi, je prends la simple », répondit Smokey. « Quand les enfants auront fini leurs études, alors oui, on envisagera vraiment de s'installer en France. »

« Voilà qui est parlé, nous serions si heureux ! », répondit Lumo.

Après quelques jours, nous sommes repartis. Nous avons vraiment apprécié, même si pour les garçons ce n'était pas si excitant. Mais un philosophe avait dit un jour : **Le monde entier est ta patrie, si tu habites ton propre cœur.** Et il avait bien raison.

Un jour, Smokey m'appela :

« Josie, viens voir, il faut que je te montre quelque chose ! »

Je suis allée dans le jardin où il m'attendait. Il a passé son bras autour de mes épaules et m'a emmenée chez le voisin d'en face, qui vivait avec sa femme et son fils dans une vieille ferme. On est allés jusqu'à une écurie dont la porte était à moitié ouverte et on a regardé à l'intérieur. Une jument Haflinger était là.

— C'est mon cadeau pour toi !

— Quoi ? Comment ça, un cadeau ? Je comprends rien.

— Tu as toujours voulu un cheval, et le voilà. Tu te souviens, à Bottenhorn, tu allais toujours voir les Haflinger dans le pré et tu disais chaque fois qu'un jour tu aimerais

en avoir un.

— Oui, toujours, toujours... mais comment tu veux qu'on fasse ?

J'étais complètement bouleversée, je ne savais pas quoi dire. Mais Smokey était comme ça : pour sa famille, il faisait tout.

Il m'a raconté que Polly avait été mise en annonce dans le journal agricole et qu'il était tout de suite allé voir le propriétaire, qui habitait lui aussi près de Marburg, et qu'il l'avait achetée. Avant, il en avait parlé avec nos voisins : on pouvait utiliser gratuitement leurs écuries, même si elles étaient un peu délabrées, et aussi quelques prairies.

— Mais on ne peut pas se le permettre !

— Oh, si, ça ira. Je peux la payer en plusieurs fois, tu verras, ça marchera.

— En plusieurs fois ? Un cheval à crédit ? J'étais sans voix.

— Et si elle meurt, les traites meurent aussi ?

— Mais non, regarde comme elle est en forme, celle-là ne mourra jamais !

— Si tu avais raison, je serais bien d'accord avec toi, ai-je dit lentement, tout en regardant la jument sous toutes les coutures. Au fond de moi, j'étais heureuse : voilà bien mon Smokey, et ce cheval correspondait parfaitement à cette région et à nous.

On avait donc un cheval maintenant, j'étais une propriétaire comblée. Tout s'est bien passé. On a acheté une clôture électrique et on a amené Polly chaque jour au pré. J'ai pris quelques cours d'équitation, pas loin, et tout d'un coup, tout tournait autour du cheval. Pierre s'est intéressé aussi à l'équitation, alors on a acheté la jeune Florissa, pour que Polly ne soit pas seule. Elle a pris l'écurie d'en face et c'était Pierre qui devait s'en occuper. On avait acheté ce cheval pour lui, parce que Beate, la fille des voisins du village, qui avait le même âge que lui, avait aussi reçu un Haflinger, un hongre.

Désormais, ils pouvaient s'occuper longuement de leurs chevaux, et c'est ce qu'ils faisaient. Beate avait appris à monter toute seule et elle a transmis son savoir à Pierre. Presque tous les jours, après l'école, ils allaient voir leurs chevaux ou partaient se balader à travers la campagne. Quand j'étais libre, je les accompagnais parfois.

On est aussi allés à la foire aux chevaux de Gladenbach, où Polly a gagné le premier prix et est parue avec nous dans le journal.

Puis il y a eu les « Pony Games », où Pierre et Beate ont participé avec leurs chevaux. C'était magnifique, et Smokey était tellement fier de nous.

Frederik, lui, ne s'intéressait pas du tout aux chevaux. Il préférait bricoler. Il aimait démonter de vieux postes de radio ou d'autres appareils... mais pour le remontage, c'était une autre histoire.

Je faisais maintenant régulièrement des gardes de nuit, je retrouvais Erna et Magdalene une fois par mois pour un café-papotage, je m'occupais de la maison et du jardin et j'allais aussi promener le chien. Quand j'étais libre – je travaillais seulement en demi-mois –, il m'arrivait d'aller à Marburg pour chercher Smokey à la sortie du travail.

On avait une belle vie à la campagne. À un moment donné, j'ai même été élue au conseil municipal du village, donc je me suis mise un peu à la politique. Mais dans notre petit village, il n'y avait pas grand-chose à décider. D'une certaine façon, le monde semblait encore en ordre là-bas, et le temps filait à toute vitesse.

Les enfants ont quitté l'école et sont partis en apprentissage. Pendant ce temps, moi je faisais mes gardes de nuit en psychiatrie et Smokey continuait de diriger son service photo. Tout suivait son cours normal.

Quand nos fils ont fini leur apprentissage, Pierre a reçu une offre d'emploi à Londres et Frederik voulait emménager avec sa copine. Lui est resté dans l'entreprise où il avait appris son métier.

Nous avons décidé d'émigrer en France. Un ami des chevaux, qui habitait près de chez nous, connaissait dans le Sud une famille allemande qui avait aussi des Haflinger et qui vivait là-bas depuis longtemps. Il nous a donné leur numéro de téléphone et nous a dit de les appeler, qu'ils pourraient sûrement nous conseiller. Ensuite il nous a parlé d'un type qui allait parfois chercher des chevaux en Allemagne, avec un camion si délabré qu'on se demandait toujours s'il arriverait à bon port. Et il se moquait beaucoup de la famille dont il nous avait parlé. Il était même allé les voir une fois, mais ne voulait rien en dire de plus.

Nous étions très curieux et Smokey a téléphoné le soir même. Une certaine Gerda Urath a répondu. Mon mari lui a expliqué notre projet : que nous cherchions une maison dans le Sud avec un terrain pour les chevaux. Et Gerda a chantonné dans le combiné :

— Oh, comme c'est beau, nous avons aussi des Haflinger, oui, vous avez de la chance, je peux vous dire que notre voisin veut vendre. Sa femme est morte et il veut partir avec ses enfants. Il y a assez de terrain ! Venez vite, car il n'a pas encore confié la vente à une agence.

— Y a-t-il un hôtel près de chez vous où nous pourrions passer la nuit ?

— Oh, vous pouvez loger chez nous, entre amis des chevaux il faut se serrer les coudes, dit Gerda.

Nous étions tout excités et avons décidé de la rappeler dès que nous connaîtrions la date exacte.

Comme Smokey avait déjà pris une retraite anticipée et que moi je faisais encore mes gardes de nuit, nous pouvions bien nous organiser. Nous avons même déjà un acheteur intéressé par notre maison, mais il avait besoin d'un peu de temps, ce qui tombait très bien. Nous en avons reparlé avec Lumo, qui a tout de suite dit qu'on devrait d'abord venir chez lui, car il connaissait lui aussi une maison pour nous.

Après une de mes gardes, nous avons donc pris la route vers la France. À ce moment-là, nous roulions avec une vieille Mercedes 200, ce qui rendait le voyage assez confortable.

Chez Lumo, on a tout discuté à nouveau. Bien sûr, il voulait que nous restions près de lui. Il habitait près de Beaurepaire, entre Grenoble et Lyon, une région assez plate. Smokey voulait rester dans le coin de son ami, mais moi j'avais une autre idée : je voulais lancer quelque chose avec des vacanciers, dans une région montagneuse.

Le lendemain, nous sommes partis avec Michelle et Lumo voir la maison qu'ils avaient choisie pour nous. Elle était énorme, perchée tout en haut de la région. On avait une vue sur toute la plaine. C'était un grand cube, où trois familles pouvaient habiter. Mon mari était emballé, mais pas moi. Là-haut, le vent soufflait sans répit, et en plus il y avait le mistral, qui peut souffler à plus de cent kilomètres par heure. Peu importe le vent, là-haut il faisait froid.

En plus, il n'y avait qu'un seul grand pré pour les chevaux, beaucoup trop peu. J'ai insisté pour qu'on aille le lendemain chez la famille Urath. Nous les avons appelés le soir même.

Gerda et Gustav vivaient près de Nyons, à l'est dans les montagnes, à Villeperdrix, environ deux heures de route de chez Lumo. C'était fin janvier, nous sommes arrivés dans l'après-midi à Nyons. Nous nous sommes assis dans un café en terrasse et avons bu un café au lait. Au soleil, il faisait déjà bien chaud, nous en avons profité, j'étais émerveillée. Dans mon cœur, une petite lumière s'est rallumée : c'était un bon signe. C'était une jolie petite ville méridionale, avec plein de platanes. L'idée de vivre un jour ici me rendait vraiment heureuse.

Il nous restait encore une trentaine de kilomètres à parcourir et j'étais impatiente de découvrir le domaine équestre dont nous rêvions. J'attendais aussi avec plaisir une chambre avec un vrai lit, car chez Lumo je n'avais pas bien dormi.

Nous avons quitté Nyons par la D94 en direction de Gap, environ 20 km, puis nous avons tourné à gauche, montant vers Villeperdrix.

Villeperdrix était magnifique, mais il fallait traverser le village et monter encore plus haut, jusqu'à Léoux. La nuit tombait, il commençait à neiger. La route devenait de plus en plus étroite, et moi je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Quand nous avons longé une gorge très profonde, j'ai paniqué, car je n'ai pas du tout le vertige et j'avais vraiment peur.

— Oh Smokey, mais où est-ce qu'on va ? Fais demi-tour, jamais de ma vie je ne m'installerai ici !

— Je ne peux pas faire demi-tour, il faut qu'on longe cette falaise, on y est presque. Ferme les yeux et ne regarde pas en bas, dit-il calmement.

C'est ce que j'ai fait. De toute façon, il était trop tard pour reculer.

La neige tombait de plus en plus, là-haut tout était déjà blanc. Et si une voiture arrivait en face, je crois que je n'aurais pas tenu le coup. Mais je pensais à la chaleur d'une pièce accueillante où nous serions bientôt assis, et je n'ai plus rien dit.

Enfin, nous sommes arrivés en haut. Un grand vallon blanc s'ouvrait devant nous, le clair de lune éclairait si fort qu'on voyait tout distinctement. On distinguait quelques maisons, et un grand bâtiment d'écurie d'où venaient des bruits de chevaux. Mais il n'y avait pas de maison juste à côté, alors nous ne savions pas où aller. Nous avons roulé vers l'écurie.

Là-haut, il faisait un froid glacial, sûrement une forte gelée cette nuit-là. Comme nous ne trouvions personne, nous avons appuyé fort sur le klaxon.

Soudain, une grande silhouette mince apparut, avec une barbe fournie et des chaussons de maison, dans lesquels il glissait à travers la neige.

— Bonsoir, êtes-vous monsieur Urath ? demanda Smokey.

— Oui, oui, oui, oui, je suis Gustav, répondit-il en nous serrant la main.

— Voici ma femme Josie, elle est encore toute secouée par la montée.

— Oui, oui, oui, oui, mais on s’y habitue. Venez d’abord à l’intérieur.

Nous avons marché dans la neige et sommes arrivés devant une vieille maison, où sa femme nous a accueillis.

— Je suis Gerda, contente que vous nous ayez trouvés. Ici, on se tutoie tous.

Entrez, installez-vous, vous pouvez manger avec nous.

Quand je suis entrée, je n’en ai pas cru mes yeux. C’était une grande pièce négligée, avec d’énormes toiles d’araignée au plafond et sur les murs. Le poêle chauffait, il faisait à peu près bon.

À table, il y avait encore huit autres personnes : leurs cinq enfants, un prêtre catholique en rupture avec son Église (comme nous l’avons appris plus tard), une Finlandaise en stage chez eux, et la vieille mère de Gustav. L’ampoule qui pendait du plafond n’éclairait qu’à moitié, on n’y voyait pas grand-chose au premier coup d’œil.

Mon mari était médusé, il ne pouvait plus dire un mot. Nous avons serré la main de chacun, même du petit bébé, le cinquième enfant, puis nous nous sommes assis à la grande table.

Ces gens étaient végétariens, rien à redire à ça. Chacun avait une pomme de terre en robe des champs et une petite salade composée. Moi, je l’ai trouvée délicieuse. Mais la maison... impossible. Je me demandais déjà où nous allions dormir. Ce n’était pas du tout l’idée que je me faisais d’un haras.

Smokey n’a rien pu avaler, alors que moi j’ai mangé aussi sa salade, j’avais faim. Nous étions sans voix, nous nous étions attendus à tout autre chose. Je ne pouvais

pas détacher mes yeux des toiles d'araignée qui pendaient partout. Et puis cette simple ampoule au plafond... ça aurait pu être une étable.

Après le repas, tout le monde est parti, et nous sommes restés un moment avec Gustav. Il nous a alors raconté l'histoire de la maison voisine.

— La femme qui est morte, elle était déjà si âgée ? demandai-je.

— Non, non, non, non, elle était encore jeune, dit-il. Un matin, elle était morte dans son lit. On ne sait pas vraiment de quoi. Son mari est parti avec ses deux enfants chez son frère, à Vaison-la-Romaine. Un couple avait déjà visité la maison, mais depuis, plus de nouvelles.

Gustav parlait, parlait... Mais comme plus personne n'alimentait le poêle, la pièce s'est refroidie. Nous avons donc demandé où nous allions dormir.

À côté, il y avait une petite maisonnette de jardin. En bas vivait sa mère, avec un petit caniche méchant. En haut, on pouvait accéder par un escalier extérieur en bois, branlant, à une chambre sans lavabo ni toilettes. Les murs étaient mansardés, et sous les pentes il y avait les lits : plutôt des couchettes dures, avec de très fines couvertures. Un petit radiateur se trouvait dans la pièce, mais il était trop faible pour chauffer.

Nous étions choqués : il faisait glacial. J'aurais donné n'importe quoi pour une grosse couverture et ma bouillotte, que j'emportais toujours en voyage mais que j'avais laissée chez Lumo. Nous sommes descendus à la salle de bain de la grand-mère, qui tenait son chien pendant ce temps. Puis nous voulions seulement dormir. Dehors, la pleine lune rendait la nuit presque lumineuse, mais il gelait fort. Au début, la chambre était tiède, mais ensuite elle est devenue de plus en plus froide. Nous avons grelotté toute la nuit. Je n'avais jamais dormi dans un lit aussi glacial. Moi qui m'adapte facilement partout, là, c'était dur.

Après cette nuit blanche, le matin suivant, Smokey est allé voir Gerda avec notre café qu'on avait emporté.

— Est-ce que vous avez une cafetière ? demanda-t-il.

Quelle question...

— Non, nous ne buvons que du thé merveilleux, dit-elle. Mais je peux te prêter une cruche, je vais la nettoyer vite fait, répondit-elle en retirant les toiles d'araignée. Smokey pensa : « Allez, courage ! »

Sur le fourneau, il y avait de l'eau bouillante. Smokey a mis le café dans la cruche, versé l'eau chaude et est revenu me chercher.

— Josie, viens, j'ai fait du café. Ils n'ont pas de cafetière, mais Gerda m'a donné une cruche. Le café a bien infusé.

Je lui ai dit : — On va voir la maison et après, on s'en va, on va geler ici.

Quand il est retourné là-bas, le prêtre et la Finlandaise étaient à table, en train de savourer le café. La cruche était vide. Le prêtre français, logé dans une annexe, était ravi : après tant de jours de thé, c'était un vrai délice.

Comme Smokey était bon, il a refait un autre café. Mais cette fois, il l'a surveillé jusqu'à ce que j'arrive. Nous avons bu seulement notre café. Gustav, qui était revenu entre-temps, a continué de nous parler, de lui, des gens d'ici.

Gerda et lui étaient des « marginaux ». Ils avaient d'abord vécu avec les chevaux dans la vallée. Mais comme il y faisait trop chaud l'été, ils avaient trouvé par hasard cette maison dans les montagnes, avec beaucoup de terrain, à bas prix.

Pendant qu'il racontait, le soleil est sorti. Neige et glace ont vite fondu. Nous avons enfilé nos bottes en caoutchouc et sommes partis avec Gustav voir la maison.

Elle se trouvait à cent cinquante mètres, avec devant un jardin complètement en friche. Tout était en pente : le village se situait au pied du mont d'Angèle, qui montait jusqu'à 1600 mètres.

Le crépi manquait à plein d'endroits : la jeune femme voulait tout enlever pour laisser apparaître les pierres. Les murs faisaient presque un mètre d'épaisseur, garantissant la fraîcheur l'été. Tout était à l'abandon. Des vitres étaient cassées : les enfants jouaient dans la maison et laissaient tout ouvert, le vent avait tout abîmé.

À l'étage, il y avait encore plein d'affaires d'enfants, la pièce n'était pas terminée. Il y avait deux chambres, en enfilade, avec une mansarde très basse, pas isolée. On voyait les planches qui soutenaient les tuiles, les « moines et nonnes », expliqua Gustav.

En bas, il y avait une cave voûtée, non crépie, les pierres apparentes, seulement les joints comblés. C'était joli. Devant, il y avait le salon avec une grande cheminée,

puis la cuisine, qui avait elle aussi un foyer. L'entrée donnait directement dans la cuisine, avec la salle de bain derrière.

À côté, il y avait encore une fromagerie : les anciens propriétaires avaient des chèvres et faisaient chaque jour leur fromage qu'ils vendaient au marché.

La maison avait aussi un chauffage central, avec radiateurs en fonte, mais une partie des canalisations avait éclaté avec le gel.

Tout l'ensemble était délabré, et pourtant, ça nous parlait. Je me suis assise au soleil sur la terrasse, pendant que Gustav continuait à parler.

Cette vue sur le mont d'Angèle et la vallée, c'était magnifique. Enfin, je me réchauffais, le soleil était déjà fort, et je savourais d'être assise là. Même si tout était affreusement négligé, je me sentais bien, et j'imaginai comment on pourrait tout transformer. L'espace ne manquait pas. Autour de la maison, sous l'auvent, on pouvait même construire des boxes simples pour les chevaux, juste en montant quelques rangées de parpaings. On nous disait qu'on pourrait avoir autant de terrain qu'on voulait.

Derrière la maison, il y avait un ruisseau, avec de l'espace de chaque côté pour les chevaux. Mon moral remontait. On a encore monté un bon bout avec Gustav, qui nous a montré tout ce qui faisait partie de la propriété. Smokey prenait des photos sans arrêt.

Nous avons tout de suite reconnu que c'était une vallée de montagne magnifique, si seulement il n'y avait pas ce précipice qui me faisait si peur. Mais Gerda disait : « Quand on a fait le trajet trois fois, ça ne fait plus rien. » Et Gustav nous montra l'autre route, moins raide, pour aller vers Grenoble, où la famille Lumo nous attendait.

Gustav et Gerda disaient qu'on devait bien réfléchir, mais qu'ils seraient très heureux si nous prenions la maison. Même la mère de Gustav nous a dit qu'elle s'en réjouirait.

Nous les avons quittés et avons repris la route.

Chez Lumo, Smokey lui a tout de suite raconté l'histoire du café que le prêtre s'était approprié. Ils en ont encore beaucoup ri. Lumo nous a recommandé de

choisir la grande maison, car il voulait nous garder près de lui. C'est vrai que si on comparait les deux, c'était la plus belle, mais moi, mon cœur battait pour la vallée, avec cette maison laide et charmante à la fois, pleine de travail, mais avec des gens adorables.

Sur le chemin du retour en Allemagne, nous avons discuté. Smokey disait :

— Moi, je préférerais la maison près de Lumo. Là, il y aurait beaucoup moins à faire, et on serait près de lui. Il pourrait nous aider, et il y aurait plus de vie sociale. On ne serait pas seuls.

— Oui, tu as raison, il veut qu'on les tienne compagnie ! Mais réfléchis, Smokey. Là-bas, on ne vivrait que de ta retraite, et dans cette région il n'y a pas de tourisme possible. Et puis, un seul pré pour les chevaux, c'est trop peu, et on serait coupés du monde. Non, je n'irai jamais là-bas.

— Dans la vallée, c'est tellement beau ! Là, on aurait une chance avec des vacanciers, c'est une région différente. On aurait beaucoup de place pour les chevaux et les autres animaux, et la maison, on arriverait bien à la retaper. Ton ami peut venir nous voir, ou toi tu iras chez lui. Tu verras, ce sera le bon choix.

— Mais la gorge, tu n'as pas le vertige ? tenta-t-il encore.

— Tant pis, alors on passera par Nyons en faisant le détour par Rémuzat. Gerda et Gustav nous aideront sûrement pour certaines choses. Laisse-moi te dire, c'est la bonne décision.

— Si tu le dis... C'est vrai que c'est beau, peut-être même plus beau. Mais as-tu vu la baraque des Urath ? Personne ne nous croira quand on la décrira !

— Oui, mais on n'est pas obligés d'y vivre. Ils sont sympathiques, et les enfants aussi. Ce sont des marginaux, voilà tout. Et comme disait Adenauer : il faut prendre les gens comme ils sont, il n'y en a pas d'autres. Et il avait raison.

J'ai usé de toutes mes forces de persuasion, et j'ai fini par le convaincre.

Nos intéressés de Giessen, Hanna et Henri, attendaient notre retour, car notre décision conditionnait leur achat.

Nous avons décidé d'acheter la maison en France, avec onze hectares de terrain. Plus de la moitié, c'était de la montagne, avec beaucoup de genêts, de lavande sauvage, de thym et d'autres herbes. Ce n'était pas un vrai pâturage, mais les chevaux avaient de l'espace, et il y avait assez de prés autour de la maison.

Nous avons rappelé la famille Urath quelques jours plus tard et leur avons dit que nous achetions. Ils pouvaient prévenir le propriétaire et fixer un rendez-vous pour le compromis de vente, qui devait avoir lieu en avril. En France, c'était comme ça : d'abord le compromis, puis environ trois mois plus tard l'acte définitif, où il fallait payer chez le notaire.

Nous avons tout expliqué aux acheteurs de notre maison, qui étaient heureux de l'avoir, et qui ont accepté la procédure. Pour nous, l'affaire était dans la poche.

Moi, je me réjouissais déjà du Sud. J'en ai parlé à la compagne de mon frère, qui était évidemment très curieuse.

— Oh, est-ce qu'on ne pourrait pas aller voir ça ? demanda Lydia.

— Oui, bien sûr, répondis-je. Que dirais-tu de mars ? Je fais mon service de nuit au début du mois, et après, on peut y aller.

Smokey, comme toujours, était d'accord avec tout. Et donc, en mars, je suis partie avec Lydia vers le Sud. Gustav avait demandé au propriétaire si nous pouvions passer quelques jours dans la maison pour des vacances, et il avait dit oui. Sympa, ce type. Comme il y avait encore les vieux lits paysans sous le toit, nous avons emporté de la literie, ainsi qu'un peu de vaisselle et de couverts. Et bien sûr, les bouillottes, après l'expérience que j'avais déjà faite.

Lydia avait sa propre idée de tout ça. Nous n'avions fait que vanter la vallée et la maison, mais quand nous sommes arrivées, elle a été totalement choquée. La maison était sale, des vitres cassées, beaucoup de crépi manquant sur les murs. Ce n'était pas beau ni accueillant.

Elle n'avait pas le regard pour ça, contrairement à moi. Moi, je voyais déjà tout fini : moi assise avec une tasse de café sur la terrasse, Smokey avec sa pipe à côté, et Biene, notre chien, qui courait autour de la maison. Et en bas, dans le pré, nos deux Haflinger en train de brouter l'herbe fraîche.

— Non mais quelle baraque ! Tu ne vas quand même pas vouloir t'installer ici ? dit Lydia.

— Pourquoi pas, répondis-je. Regarde un peu cette belle chaîne de montagnes, et toute cette magnifique région ! Et puis le climat, le soleil, l'air... c'est merveilleux !

— Mais la maison, c'est une ruine !

— Quelle ruine ? Elle a une structure solide, tout le reste se refait. Tu as vu les

murs épais ? Tout en pierre naturelle, presque un mètre d'épaisseur ! Les gens qui ont construit ça ont dû se tuer à la tâche pour les apporter jusque-là, dis-je de façon un peu théâtrale.

— Et vous voulez quitter votre belle vieille maison à colombages pour ça ?

— Qui, elle aussi, était vieille et moche, et dont tu te plaignais aussi, tu t'en souviens ? répliquai-je.

Lydia grommela dans sa barbe. C'était inutile de discuter avec elle de ce genre de choses. Elle était une vieille fille endurcie, avec son appart en propriété, et tout réglé dans sa semaine.

Il était l'après-midi et nous avons commencé à nous installer. J'ai rangé la cuisine et allumé la cheminée. Lydia s'est occupée de son lit, comme toujours : elle ne s'occupait que de ses affaires. Mais ça ne me dérangeait pas plus que ça.

Elle avait ses manies, mais elle était aussi très drôle, on riait bien ensemble. J'ai poussé la table de cuisine devant la cheminée pour qu'on soit face à face et qu'on ait bien chaud aux pieds.

Un jeune couple, Didier et Véronique, qui tenaient encore la fromagerie dans la maison et faisaient chaque jour leur fromage de chèvre, nous avaient déposé une petite remorque de bois devant la porte. Nous étions ravies et très reconnaissantes. Ils avaient le droit de continuer à utiliser la fromagerie encore un an, ensuite elle serait à nous. Nous étions d'accord. Moi, j'avais déjà l'idée d'en faire un gîte.

Alors que nous étions bien installées à table en train de manger un peu, on a frappé à la porte et Gustav est entré, pour passer la soirée avec nous. Il nous a parlé de tous les habitants du village ou des propriétaires de maisons de vacances. Nous étions fatiguées et voulions aller tôt au lit après ce long trajet, mais il parlait et parlait. Finalement, après avoir tout entendu, nous l'avons poliment prié de rentrer chez lui. Comme il faisait encore bien froid la nuit, il est reparti en glissant sur ses sempiternelles savates le long du chemin.

Nous avons bien ri, puis nous sommes montées à l'étage, chacune avec sa bouillotte, dans les chambres sous les toits. La maison était glaciale, ça soufflait de partout car le toit n'était pas isolé. Nous nous sommes vite glissées dans les lits gelés et avons grelotté pour nous réchauffer. Mais comme nous étions mortes de

fatigue, nous nous sommes vite endormies. Moi, j'ai rêvé du feu de cheminée dans la cuisine.

Le lendemain, nous étions dans une des chambres et je réfléchissais à voix haute à ce qu'on pourrait en faire. Soudain, *ploc*, un gros mulot est tombé de la poutre, juste devant nous. Il ne bougeait pas. On s'est penchées et on l'a regardé, interloquées. Puis on s'est regardées toutes les deux, yeux écarquillés, bouches pendantes, et de nouveau la souris.

— Elle ne bouge plus du tout, dit Lydia, stupéfaite.

— Peut-être qu'elle est morte... ou qu'elle fait semblant. Elle vit sûrement ici et dort dans les lits. C'est une habitante de la maison, ai-je dit.

— Peut-être qu'elle est hypnotisée, dit Lydia.

— Par toi ? Possible !

Soudain, la souris s'est redressée, s'est secouée et a filé sous les tuiles. Nous étions encore bouche bée, puis nous avons éclaté de rire.

— Quelle chipie ! Elle a fait la morte pour voir ce qu'on allait faire, dis-je.

Nous sommes descendues sur la terrasse. Le soleil brillait, on aurait dit le printemps. J'ai trouvé ça magnifique.

Lydia, elle, n'arrivait pas à croire qu'on veuille s'installer ici, coupés de tout, dans une vallée à 800 mètres d'altitude, au pied du mont d'Angèle. Moi, j'en étais convaincue et je savourais le soleil sur mon visage.

Ce jour-là, nous voulions grimper la montagne pour voir tout d'en haut. Gustav nous avait expliqué le chemin. Alors qu'on s'apprêtait à partir, Gerda est arrivée en chantant :

— Bonjour, n'est-ce pas merveilleux aujourd'hui ? Je voudrais vous inviter ce soir à dîner, dit-elle, toujours en chantonnant.

Nous avons accepté, contents de ne pas avoir à cuisiner. Rendez-vous à 18 heures. Puis nous sommes parties marcher.

J'avais un petit sac à dos, avec quelques bricoles et deux petites briques de jus d'orange avec pailles. Le soleil chauffait de plus en plus, la montée était belle. Plus nous montions, plus nous voyions de hauts sommets alpins. Nous devons faire souvent des pauses, nous n'étions pas habituées à l'altitude. À mi-chemin, la neige

avait fondu. J'avais soif et j'ai bu mon jus d'un coup. Trop sucré, j'avais encore plus soif.

Arrivées à la ruine qui appartenait à Gustav, nous nous sommes assises sur une pierre. J'ai donné son jus à Lydia, elle a siroté tranquillement. Moi, je la regardais avec envie. Ma gorge était sèche, j'avais encore plus soif. J'ai commencé à manger de la neige, ça rafraîchissait mais la soif restait.

Nous n'avons pas voulu monter plus haut : le dernier tronçon était trop raide, encore sous la neige, le sentier invisible. Quinze minutes normalement, mais dans ces conditions, une demi-heure, voire plus.

En dessous, nous entendions un ruisseau, ce qui m'a donné encore plus soif. Je n'avais jamais eu aussi soif de ma vie. Tout paraissait si proche : maisons, ruisseau... Alors nous avons décidé de descendre à travers champs, directement vers l'eau. Grave erreur. Nous avons dû passer par des broussailles, de la boue, et avons fait un immense détour. En chemin, nous avons croisé des sangliers, qui se sont vite éclipsés. Enfin arrivées au ruisseau, je me suis allongée ventre à terre et j'ai aspiré l'eau avec ma paille.

— Laisse-en un peu, plaisanta Lydia.

Nous étions épuisées. Elle aussi, mais elle ne le montrait pas. Nous sommes restées une demi-heure à nous reposer, puis nous avons repris le chemin vers la maison. Le soleil était passé derrière la montagne, l'ombre refroidissait l'air.

Enfin, nous sommes arrivées. Gerda nous attendait déjà. Elle voulait qu'on fasse le dîner chez nous, devant notre cheminée.

— Mais c'est trop petit pour tout le monde ! dis-je. En plus, on n'a ni vaisselle, ni chaises, ni grande table.

— Pas grave, dit-elle, on apporte tout. Vous, mettez juste le feu, nous viendrons entre 18 et 19 heures, dit-elle avant de repartir. Elle lança encore : — Véronique et Didier viendront aussi !

Il était 17 heures, j'ai allumé la cheminée et me suis installée devant. Lydia a préparé un café, que nous avons bu avec plaisir. Mais après la randonnée, nous n'avions pas du tout envie de cette soirée. Nous avons attendu, attendu, attendu.

Vers 19 h 30, une petite fille est arrivée avec une chaise plus grande qu'elle. Je suis sortie pour l'aider. Puis, toutes les dix minutes, quelqu'un amenait un objet. Les

deux garçons sont arrivés avec une table de cuisine sur la tête, un devant, un derrière : on aurait dit que la table marchait toute seule, les pieds en l'air.

À 21 h 30, Gerda est arrivée avec la poussette et le bébé, a tout réarrangé et poussé la poussette à travers la longue cuisine, jusque devant la porte des toilettes. La pièce était pleine à craquer, il fallait rentrer le ventre pour passer.

Gustav avait un grand panier à linge rempli de vaisselle et de nourriture, qu'il a posé sur la table. Les enfants ont tout distribué. Puis Didier et Véronique sont venus avec un dessert, une bûche glacée, qu'ils ont posée sur la table. Pas de frigo, bien sûr.

Lydia et moi nous échangeons des regards, retenant notre fou rire. On se serait crus dans un film comique.

Les enfants avaient faim et voulaient se jeter sur la nourriture, mais Gerda a insisté pour qu'on prie d'abord, et ensuite il fallait encore jouer un morceau de musique. Elle avait apporté un accordéon et lui une clarinette. Ils voulaient en faire une soirée musicale, ce qu'on ignorait. Ils ont joué, puis enfin on a pu manger la salade.

Mais comme le feu chauffait bien, la bûche glacée commençait déjà à fondre. Le petit dernier, difficile à tenir, voulait absolument y goûter, mais il devait encore attendre : un deuxième morceau devait être joué avant qu'on y touche.

Et la glace fondait, fondait... Les enfants fixaient la bûche, tout excités. Quand enfin on l'a servie, c'était plus une soupe qu'un gâteau. Mais les enfants se sont jetés dessus quand même. Nous, nous avons passé notre tour.

Nous tombions de fatigue : la longue marche, l'attente interminable, et cette soirée invraisemblable.

Finalement, à minuit, tout le monde s'est dispersé. Après avoir allaité le bébé, chacun a repris un objet à la main. Et la table est repartie comme elle était venue, sur la tête des garçons.

jeune homme très aimable, à qui nous avons essayé d'expliquer. Il a compris. Je lui ai glissé 30 francs pour le remercier — et tout ça sans parler un mot de français.

Nous avons continué : Crest, Bourdeaux, Bouvières, puis dans les montagnes, jusqu'au pied du mont d'Angèle.

Arrivées devant la maison, j'ai vu les yeux ronds de Lisa. Elle s'attendait à autre chose.

— Alors Lisa, voilà, je vais tout te montrer.

Elle n'a rien dit, mais j'ai bien senti qu'elle était choquée.

Quand elle a vu l'ensemble, elle a dit :

— Et vous voulez faire tout ça vous-mêmes ? C'est un travail de fou !

— Oui, mais regarde la région ! Le travail ne va pas s'envoler, on a tout notre temps. Tu sais bien : une chose après l'autre. Tu verras, ça va être magnifique. C'est une maison de montagne géniale, on la rénovera, et ce sera bien.

— Que Dieu t'entende ! Et les chevaux, vous les mettez où ?

— On fera des boxes simples, sous l'auvent, ce n'est pas un problème.

— Un toit ? Tu appelles ça un toit ? Il est à moitié effondré !

— Oh, même les ruines ont leur charme. Allez Lisa, ne vois pas ça trop serré. On ne veut pas une villa, mais une maison simple dans une belle région, avec le ciel bleu et le soleil. Le reste, on le fera, tu peux me croire.

— Que Dieu t'entende, répéta-t-elle.

La maison était vide. Nous avons déchargé la voiture et attendu le camion avec nos hommes.

Finalement, on a entendu un moteur : les voilà ! Smokey était nerveux, Walter rigolait. Ils nous ont raconté qu'ils étaient presque arrivés à Marseille, qu'ils avaient raté la sortie et que Smokey ne savait plus quoi faire. Walter avait fait demi-tour, était sorti à Crest, et là le jeune homme du péage leur avait bien remis notre mot.

Walter n'était pas du tout choqué, il a trouvé la région magnifique. Pour la maison, il a dit :

— Oui, oui, il y a tout à faire, mais vous y arriverez. Votre maison en Allemagne, vous l'avez bien rénovée aussi.

Enfin une remarque agréable !

La maison avait une structure très solide, que beaucoup de visiteurs ne voyaient pas. Nous, nous la trouvions déjà superbe, et je me projetais dans notre nouvelle vie : le matin, un café sur la terrasse, puis prendre les choses tranquillement.

Smokey voulait faire un grand potager et avait assez de terrain pour y installer aussi ses ruches, qu'il avait depuis toujours.

Nous avons déchargé le camion, monté les lits, la table, les chaises, et pique-niqué dans la cuisine. Ensuite, tout le monde est allé dormir, épuisé.

Ce fut une bonne semaine avec Lisa et Walter. Ils nous aidèrent partout où ils pouvaient. Nous avons visité la région avec eux, Nyons aussi, pour qu'ils connaissent un peu le coin. Puis nous sommes tous repartis en Allemagne.

Dans notre village, certains prenaient déjà les paris sur notre retour. Ils n'y croyaient pas.

Une fois le déménagement fini, j'ai accompagné Pierre à l'aéroport de Francfort pour son nouveau travail à Londres. Je crois qu'il avait un peu la boule au ventre, partir tout seul dans une nouvelle vie. Mais il nous a vite appelés, ravi : dans l'avion, il avait fait connaissance avec deux filles qui commençaient aussi au Hilton. Ça nous a rassurés. Ce n'était pas facile de couper le cordon, mais je voyais ça positivement : on n'avait rien à perdre.

Smokey restait maintenant en France. Moi, je devais finir mes gardes de nuit à la clinique, puis je l'ai rejoint dans cette belle vallée dont je rêvais depuis si longtemps.

Smokey devait déjà avoir commencé des travaux de rénovation, mais il n'avait rien fait. Je crois qu'il s'était surtout reposé. Il était bronzé, avait l'air en pleine forme quand je suis enfin arrivée.

Notre voisin Gustav devait amener nos deux Haflinger d'Allemagne en France, et c'était le jour prévu. Nous avons préparé la pâture, installé une clôture, et nous attendions avec impatience.

Enfin, le camion est arrivé. C'était un vieux véhicule bricolé par Gustav et son fils, du moins la carrosserie. Il pétaradait en arrivant et s'est arrêté devant le pré.

— Bonjour Gustav ! dis-je, soulagée. Heureuse que tu sois là, on se demandait si le camion tiendrait la route jusqu'ici.

— Pourquoi ça ?

— Eh bien, il a l'air un peu fatigué...

— Comment ça ?

- Disons... est-ce qu'il est encore homologué ? demandai-je prudemment.
- Oui, oui, oui, oui, il est très bien, et ici il n'y a pas de contrôle technique.

Bon, tant mieux. J'étais surtout contente que nos chevaux soient enfin arrivés. Nous les avons descendus et lâchés dans le pré. Ils sont restés un long moment immobiles, à regarder autour d'eux. Puis, après avoir bu, ils ont commencé à courir d'un côté et de l'autre.

Gerda et les cinq enfants sont arrivés en courant, heureux de voir les nouveaux venus. Dans leur étable, l'étalon s'agitait : il avait flairé nos deux juments. Nous avions d'ailleurs l'intention de les faire saillir un jour, car Gustav avait un très bel étalon Haflinger, Namur, qui avait déjà gagné de nombreux prix.

Nous avons déjà bien avancé la rénovation de notre maison et commencé à l'aménager. Notre plombier d'Allemagne nous avait promis de faire tous les travaux de la maison, à un prix avantageux bien sûr. Ce serait aussi des vacances pour lui et sa femme. Les frais de voyage, c'était pour nous, évidemment.

Un jour, le moment est arrivé : il nous avait prévenus. Il devait réparer le chauffage, le passer au fioul et refaire toute la plomberie. Il avait apporté le matériel, ainsi qu'un brûleur d'occasion, presque neuf, qu'il nous a offert. Nous avions déjà acheté la cuve à fioul en France. On pouvait aussi continuer à chauffer au bois, ce qui était parfait si jamais le camion de fuel ne pouvait pas monter. Après tout, nous étions à huit cents mètres d'altitude, il pouvait faire bien froid.

Quand ils sont arrivés chez nous, surprise : ce n'étaient pas deux personnes qui sortaient de la voiture, mais six. J'ai eu un moment de panique : où loger tout ce monde, et je n'avais pas assez de provisions ! Mais il y a toujours une solution. Nous nous sommes d'abord chaleureusement salués.

Finalement, je n'avais pas à m'inquiéter : ils avaient tout apporté, nourriture, matelas pneumatiques et le reste. J'ai fait du café et Smokey a fait avec eux le tour du propriétaire.

Erich, le plombier, prenait déjà des notes partout : il voulait commencer tout de suite. Sa femme Gerlinde s'occupait du ravitaillement et nous invita même à manger avec eux.

Pour le couchage, tout était prévu. Seul Erich ne devait pas dormir en bas avec les autres : ils voulaient qu'il dorme chez nous, en haut. Dans notre chambre, il y avait encore beaucoup de cartons pas déballés. Nous les avons poussés contre le mur, et ça a fait un petit espace pour qu'Erich installe son matelas pneumatique. Ce qu'il fit. C'était un homme grand comme un ours. Le lendemain matin, je compris pourquoi ils ne voulaient pas de lui en bas : il avait ronflé et grogné toute la nuit, à un volume inégalable.

Tout le monde en riait. La nuit suivante, nous avons mis des bouchons d'oreilles, mais on l'entendait quand même, un peu étouffé.

Erich travailla très bien et ses compagnons aidèrent partout où ils pouvaient. Quand ils repartirent, tout était terminé : le chauffage fonctionnait et la plomberie était refaite. Nous étions soulagés : l'hiver pouvait arriver.

C'était l'automne, nous profitions de chaque jour, buvant notre café dehors, sur la terrasse, face au mont d'Angèle, au-dessus duquel tournoyait souvent un aigle. Il avait son nid dans la falaise, celle que nous longions pour descendre à Nyons. Parfois, ils étaient deux à planer au-dessus de la vallée sous le ciel d'un bleu profond. C'était un vrai plaisir à regarder.

Smokey a demandé à Philipp, un voisin, de labourer un grand terrain pour son potager et d'installer ses ruches plus loin. Nous étions très actifs. Tout prenait forme, devenait de plus en plus joli : c'était notre chez-nous.

Un jour, une petite chatte affamée est apparue devant la maison, miaulant misérablement. Nous lui avons donné à manger et à boire. Elle est repartie aussitôt. Le lendemain, pareil. Chaque jour, elle revenait. Biene, notre chienne, aboyait pour nous prévenir. Nous lui répétions sans cesse : « Gentille chatte, bonne chatte, brave chatte », et elle a fini par l'accepter, car elle n'avait jamais connu de chats. J'étais étonnée de la rapidité avec laquelle elle avait appris : elle veillait même sur elle quand elle venait.

Puis un jour, nous avons compris que la chatte venait d'en haut, de notre grange où nous stockions le foin et la paille. Je l'ai suivie discrètement et découvert quatre petits chatons dans un nid.

— Smokey, viens vite ! criai-je.

Il arriva.

— Regarde-moi ça : elle a déménagé toute sa famille ici !

— Oh, mais ils sont adorables ! On les garde, ils nous attraperont les souris, ça sera parfait !

Évidemment, Smokey aurait adopté n'importe quel animal. Les chatons sont donc restés et ont reçu chacun un nom. Plus tard, Biene n'était même plus étonnée de voir cinq chats arriver ensemble sur la terrasse.

Smokey avait recueilli Biene dans un refuge en Allemagne, à l'époque où moi j'étais partie deux semaines à Damp 2000, sur la mer Baltique, comme aide-soignante avec un groupe de jeunes de la ville de Marburg.

Pour faire court : les cinq ne sont pas restés cinq. Comme les chats ne rentraient pas dans la maison mais mangeaient sur la terrasse, la rumeur a vite circulé dans le « village des chats ». À la fin, nous en avons treize, installés partout. La nuit, ils disparaissaient, mais le matin, ils étaient de retour, pile à l'heure. Petit à petit, nous avons fait stériliser tout le monde, et convaincu nos voisins de faire de même.

Quand nous prenions le café sur la terrasse, le chien et les chats étaient là, allongés, détendus, à côté ou derrière un pot de fleurs, ou carrément collés à Biene. C'était une image magnifique, que je photographiais souvent. Parfois, j'avais l'impression qu'ils discutaient entre eux, comme dans un dessin animé, et je m'amusais à imaginer leurs conversations.

Comme l'hiver approchait et que nous n'avions pas encore d'abri pour les chevaux, nous avons construit de simples boxes sous l'auvent, avec des parpaings d'un mètre cinquante de haut. Comme ça, les chevaux pouvaient se voir et c'était un abri ouvert. Pas d'eau là-haut : il fallait monter des seaux, ce qui devenait très difficile quand soufflait le mistral. Ce vent froid du nord, qui pouvait dépasser les cent kilomètres-heure, nous arrachait presque les seaux des mains. Au printemps suivant, nous avons fait installer des abreuvoirs dans l'écurie, ce qui nous a bien facilité la tâche.

L'hiver est arrivé en janvier et a duré jusqu'à fin février. Il avait neigé, et la neige avait gelé. Mais presque tous les jours, le soleil brillait, et nous buvions notre café sur la terrasse. Au soleil, il faisait chaud, on se croyait en vacances d'hiver. Mais dès que le soleil passait derrière la montagne, il faisait glacial et nous nous réfugions près de la cheminée. Les chats descendaient alors à la chaufferie ou restaient dans la grange.

Les chevaux aussi se sont vite habitués. Au début, nous devions les accompagner en haut du chemin, seuls ils n'osaient pas. En Allemagne, les prés étaient plats, ici tout était en pente. Mais bientôt, ils galopèrent en montée comme en descente, comme s'ils avaient toujours vécu là.

Étienne et Denise étaient nos voisins français. Au départ, ils nous observaient de loin. Un jour, Étienne est venu et nous a invités à l'apéritif. Il parlait un peu allemand, et était content de pouvoir le pratiquer avec nous. Mais moi, je voulais apprendre le français et je me tournais toujours vers Denise, qui ne parlait pas un mot d'allemand. Ce fut le début d'une belle amitié, qui a duré jusqu'à leur départ.

Cécile, la secrétaire du maire Gérard, m'a convaincue de rejoindre son groupe de sport, ce que j'ai fait tout de suite. Pour y aller, je descendais de Léoux jusqu'à Sahune, car la salle était là. Comme je passais par Villeperdrix, j'emmenais Martine, la femme du maire, ce qui l'arrangeait bien.

Martine et Gérard ont ouvert un restaurant à Villeperdrix, dans un ancien moulin à huile. La grande roue était au milieu de la salle et les tables disposées tout autour. On n'y servait qu'un plat surprise, cuisiné par Martine. C'était délicieux. Nous y allions volontiers, surtout avec des invités. Mais il fallait réserver, car ce n'était pas ouvert tous les jours : elle cuisinait seulement quand il y avait assez de clients.

Cet hiver fut agréable. Nous avons récupéré du stress accumulé en Allemagne, qui nous restait encore dans les os.

Puis l'hiver s'est achevé. En mars, le soleil brillait à nouveau, les oiseaux que nous avions nourris tout l'hiver chantaient autour de nous. Nous nous étions bien installés dans notre maison de montagne. Les chevaux avaient passé l'hiver sans problème, mais l'étalon des voisins devenait nerveux. Chaque jour, de nouvelles juments arrivaient en van et restaient à Léoux pour être saillies par Namur. On entendait sans cesse les hennissements et le claquement des barrières de l'écurie.

Nous avons aussi reçu de la visite. Mathilde, la cousine de Smokey, qu'on appelait Tilla, et son mari Hans, sont venus de la région de Bonn. Nous étions très liés. Hans était un homme qui savait tout faire, il avait même construit sa propre maison. Tilla, elle, était le cœur de sa famille, elle aimait cuisiner pour tout le monde. Une vraie femme de Cologne, avec un mari du bassin de la Ruhr.

Quand ils sont arrivés, nous les avons accueillis chaleureusement. Ils avaient fait mille kilomètres d'une traite, sans dormir en route. Fatigués ou pas, ils ont aussitôt fait le tour de la maison.

— Même gratuit, ça serait trop cher, ai-je entendu Tilla dire.

Nous avons décidé de ne pas relever ce genre de remarque. C'était notre royaume et nous ne voulions pas qu'on nous le gâche. Bien sûr, il y avait encore beaucoup à faire, surtout le crépi extérieur. Hans voulait s'y mettre dès le lendemain. Nous avons tout de suite refusé :

— Non, Hänschen, d'abord, reposez-vous et profitez de la région. Vous restez plusieurs jours, inutile de vous jeter au travail dès le premier matin.

Je l'appelais toujours Hänschen. Il était petit, très sportif, malgré ses soixante ans passés, un type formidable, qui avait toujours une solution.

Nous avons dîné tranquillement et parlé de tous nos projets. Puis ils se sont écroulés dans leur lit.

Le lendemain, il faisait un temps splendide : ciel bleu, petits nuages blancs, comme dans un livre d'images. Hans et Tilla, lève-tôt, tournaient déjà autour de la maison. Smokey préparait le café dans la cuisine, et moi je traînais encore au lit. Quand l'odeur de café est montée jusqu'à notre chambre, au-dessus, je suis descendue doucement.

Nous avons pris un long petit-déjeuner, puis tous les quatre nous sommes descendus en ville pour faire des courses pour les jours suivants. Tilla voulait cuisiner pour nous, ce qui m'arrangeait beaucoup. Nous leur avons montré Nyons et les avons invités au restaurant. Eux avaient l'habitude de déjeuner à midi pile, chose que Smokey et moi n'avions jamais faite. Mais tant que Tilla cuisinait, ça m'allait bien, nous nous sommes adaptés.

En Allemagne, ils allaient faire les courses tous les matins, c'était leur habitude. Ici, c'était différent : nous y allions une fois par semaine, et encore moins en été, quand il faisait trop chaud pour prendre la voiture.

Mais nous avons vite trouvé un rythme commun. Hänschen s'est mis activement au travail et a rebouché toutes les fissures du crépi. Moi, j'étais son aide : je préparais le mortier, apportais ce qu'il fallait et bavardais avec lui toute la matinée. Pendant

ce temps, Tilla cuisinait et Smokey se consacrait au jardin. C'était son domaine depuis toujours, et c'était justement la saison des semis.

L'après-midi, c'était calme. Pour nos visiteurs, nous avons installé des transats sur la terrasse, et Smokey s'asseyait le plus souvent dans son jardin, envoyant ses bouffées de fumée vers le ciel.

Moi, j'allais derrière la maison, au ruisseau. Je m'asseyais sur une pierre et je laissais mes pieds tremper dans l'eau. C'était ce que j'ai toujours préféré faire, toutes ces années. Chaque jour aussi, j'allais avec notre chienne Biene à mi-hauteur de la montagne, je m'asseyais au bord et je regardais la vallée. C'était si beau... J'ai savouré chaque jour dans cette région magnifique.

Pour nous, ce n'était pas seulement une maison. Ce qu'on cherchait, c'était la qualité de vie — et ici, on l'avait. Mais la plupart des visiteurs ne comprenaient pas ça. Quand venaient les réflexions stupides, je répondais toujours : « De toute façon, vous n'êtes pas obligés d'y vivre », et ça calmait tout le monde.

Un après-midi, nous étions tous installés sur la terrasse à discuter du passé. Devant la maison, sur la pâture, paissaient nos deux juments, Polly et Florissa. Tout à coup, dans un vacarme incroyable, un cheval de Gustav déboula : c'était Namur, l'étalon. Il avait toute la clôture en fil de fer enroulée autour de lui et soufflait comme un taureau enragé. Il avait flairé que l'une de nos juments était en chaleur.

Il a foncé sur notre clôture, l'a enfoncée et la panique s'est déclenchée dans le pré. Il voulait se jeter sur la pauvre Polly et la couvrir. Moi, je me suis précipitée, parce que j'avais peur qu'ils se blessent avec le fil de fer. Smokey avait déjà appelé Gustav, et toute sa famille est arrivée en courant pour aider.

Il fallait d'abord attraper l'étalon, ce qui n'était pas simple, et le débarrasser des fils de fer. Avec ma cravache, je le repoussais sans arrêt, jusqu'à ce que Gustav parvienne enfin à le maîtriser. J'ai vite rentré nos juments à l'écurie, où elles étaient en sécurité, loin de ce diable. Les enfants criaient si fort que les chevaux étaient devenus incontrôlables.

Au fond, ça ne m'aurait pas dérangé que Namur couvre Polly. Mais pas pour le propriétaire, qui voulait être payé cher pour la saillie. Alors, toute la famille est repartie avec leur étalon excité. En plus, c'était vraiment dangereux : les chevaux auraient pu se blesser gravement dans le fil barbelé.

Résultat : nous avons dû refaire une clôture, car il avait même arraché des piquets. Les clôtures chez nos voisins, c'était un désastre : toujours cassées, traînant au sol, et les chevaux n'avaient qu'à lever les pieds pour passer. Et bien sûr, ils le faisaient souvent. Et chaque fois, ça finissait par des dégâts chez nous. Mais inutile d'en discuter avec eux : ça ne servait à rien. Alors, je réparais souvent moi-même chez eux, juste pour être tranquille chez nous.

Pour Hans et Mathilde, c'était du cinéma grandeur nature. Ils en ont ri pendant des années, se souvenant de la scène de Namur déboulant avec la clôture autour du cou. Pour eux, c'était une distraction dans notre vallée de rêve.

— Moi, je l'aurais fait castrer depuis longtemps, dit Tilla. Comme ça, plus de problème.

Elle n'y connaissait rien aux chevaux.

— Mais non, dis-je, un mâle doit rester un mâle, même s'il a quatre pattes. Tu ne comprends pas : Namur est un étalon très recherché en ce moment en France, il donne de très beaux poulains.

Tilla et Hänschen se sont mis à rire doucement, mais ils ont quand même aidé à réparer la clôture.

Peu à peu, ils se sont vraiment habitués chez nous. On faisait des excursions, on allait aux beaux marchés, et même jusqu'à la Méditerranée, ce qui leur a beaucoup plu. Hans nous aidait dès qu'il pouvait, et la maison devenait toujours plus belle. Le soir, on se retrouvait devant la grande cheminée, avec une bouteille de rouge. Puis, un jour, ils sont repartis : Tilla avait trop envie de revoir ses petits-enfants.

Au printemps, il a beaucoup plu. Quand le mistral soufflait, il faisait glacial, et on restait mieux au chaud à l'intérieur. Parfois, des tuiles s'envolaient du toit, et il fallait aussitôt grimper et les remettre.

Le grand-père Jean, le papi de Philipp et Denis, passait chaque jour avec son grand troupeau de moutons dans les montagnes. C'était utile, nous expliquaient les gens : ça empêchait les buissons de genêt d'envahir tout. Avec son fils, il mettait aussi le feu chaque année pour que tout repousse ensuite. C'était interdit depuis longtemps, mais pour lui, on devait continuer « comme toujours ».

Heureusement, il a fini par arrêter, et tout le monde a soufflé de soulagement. Sa femme, elle, s'occupait des vergers d'abricotiers, avec l'aide des petits-enfants. Les

gens parlaient beaucoup de cette famille, mais nous, nous les trouvions charmants et serviables.

Les petits-fils buvaient énormément. Et Étienne disait en rigolant : « S'ils se blessent un jour, ce ne sera pas du sang qui sortira, mais de l'alcool. » Ça, c'était bien Étienne.

La mère de Philipp et Denis, Marcelle, belle-fille de Jean, avait un sanglier apprivoisé, qui s'appelait Gigi. Elle allait souvent se promener avec lui, et Gigi trottaient gentiment derrière elle. Pendant une saison de chasse, les chasseurs avaient abattu la mère. Marcelle avait trouvé le marcassin dans sa grange et l'avait élevé. Depuis, elle se promenait fièrement avec lui, presque tous les jours dans le village. Gigi était devenu l'attraction locale.

Un jour, alors que le ciel s'était de nouveau ouvert, que les ruisseaux débordaient et que le vent soufflait en tempête, un poème m'est venu d'un coup. Je me suis assise à mon bureau et j'ai écrit :

*Là où les fleurs embellissent le jardin
et où les abeilles volent dans les airs,
où le rossignol fredonne sa chanson
tandis que le chasseur tire à tout va,
où les moutons paissent dans les prés
et parfois passent chez le voisin,
où les touristes sillonnent les montagnes,
où chiens et chats dorment au soleil,
où la pluie claque sur les vitres
et où les chèvres pataugent dans la boue,
où le vent arrache les tuiles
et hurle son chant du matin au soir,
où ne vivent que des gens sympas
et où les visiteurs sont toujours les bienvenus,
où le monde touche presque à sa fin
et où les grands ne mangent pas les petits,
où les chevaux hennissent au clair de lune,
c'est là qu'il faut venir, car là, j'habite.*

C'était exactement ce que je ressentais à Léoux. Quand j'ai envoyé le poème à Hans et Tilla, Hans m'a dit au téléphone :
— Là, tu as vraiment mis dans le mille !

J'ai fabriqué une porte moustiquaire pour la cuisine, qui était aussi notre entrée. J'ai cloué un grillage solide à mailles fines sur un cadre en bois. Chaque matin, quand quelqu'un entrait dans la cuisine, notre chat Kasimir, qui s'était installé chez nous, sautait dessus pour regarder si enfin il y avait à manger. Matin et soir, on avait droit à un véritable concert de chats. Pauvre Biene, elle allait se planquer dans un coin.

Pepita, la dernière chatte arrivée, se prenait parfois des coups de patte des autres, jalouses pour la nourriture. C'était intéressant à observer : il y avait une hiérarchie entre eux, comme chez les chevaux, les autres animaux... et les humains, bien sûr.

Le vétérinaire, chez nos voisins, faisait l'échographie des juments saillies pour voir si elles étaient pleines. Avec Gustav, j'avais convenu de venir avec notre jument Florissa, car elle n'arrivait pas à être gestante. Le vétérinaire a diagnostiqué une inflammation de l'utérus : il fallait d'abord la soigner avec des médicaments, puis tenter une nouvelle saillie.

Nous avons suivi ses instructions, et cette fois ça a marché : Florissa était pleine. C'était son premier poulain — et ce serait le seul, car nous voulions le garder.

En juin, Nino est né, au moment où ma sœur et son mari étaient en visite chez nous. Nous étions tous surexcités. J'ai prévenu Gustav, qui est venu aussitôt. Tout s'est passé sans problème. C'était un grand poulain, qui dès le deuxième jour galopait déjà dans la pâture. Polly l'a accueilli joyeusement et, ensemble avec Florissa, elles veillaient sur lui. C'était magnifique de les voir prendre soin du petit. Nous l'avons caressé et câliné tout de suite, pour qu'il s'habitue à nous. Le vétérinaire est venu juste après la naissance et a soigné Florissa. Tout allait bien.

Ma sœur et mon beau-frère sont restés trois semaines. Nous avons fait de belles balades, visité les marchés, et profité de la maison. Au début, ils n'étaient pas trop emballés, mais après s'être habitués, ils auraient bien voulu rester. Beaucoup de visiteurs ressentaient ça.

De retour en Allemagne, ma sœur m'a appelée et m'a dit :
— Je préférerais ne même pas défaire ma valise et repartir direct !

C'était un beau compliment, qui nous a fait chaud au cœur.

Nous n'avons jamais compris ce que les gens pouvaient trouver à redire ici. C'était une région splendide, pleine de fleurs sauvages et d'herbes parfumées. Pour nous, c'était devenue une deuxième patrie, où nos enfants venaient nous voir chaque année.

Un jour, notre voisin est venu nous dire que son ami du village voulait vendre son domaine et qu'il aimerait qu'on l'aide.

— Ce soir, il vous invite à dîner, Denise et moi serons là aussi, dit Étienne.

Nous avons accepté et, le soir, nous nous sommes retrouvés autour d'une belle table dressée pour six. Le monsieur nous a expliqué qu'il avait aussi une grande maison près de Montélimar et qu'il voulait tout abandonner ici. Il avait des chèvres, des moutons, mais sa femme, malade depuis quelque temps, ne pouvait plus l'aider. Aux vieux bâtiments s'ajoutaient de nombreux hectares de terrain.

— Peut-être pourriez-vous passer une annonce dans un journal allemand ? Nous vous serions très reconnaissants et saurions vous remercier, dit-il. Étienne traduisait.

Pourquoi pas ? Nous l'avons fait, et ça a déclenché une véritable avalanche. Le domaine a été vendu, nous avons été invités à un autre excellent repas, et bientôt d'autres habitants voulurent eux aussi vendre leur maison, car les Allemands payaient bien.

Même Étienne s'est mis à vendre : Denise ne voulait plus rester dans ce village perdu. Leur maison a été achetée par deux couples allemands ensemble. Mais au bout d'un moment, ça s'est mal passé : des disputes ont éclaté, et l'un a fini par racheter l'autre.

La tranquillité du village a pris fin. Ça martelait, ça sciait, ça bâtissait et transformait dans tous les sens, avec ou sans autorisation. Des bordures de route ont été enlevées pour bâtir des murs, des haies coupées où les rossignols faisaient autrefois leurs nids et chantaient jour et nuit. Pour nous, c'était une vraie catastrophe.

— Oh Josie, dit un jour Smokey, on aurait peut-être mieux fait de s'abstenir.
— Tu sais, répondis-je, la plupart viennent seulement en vacances. On finira bien par s'y faire. Peut-être qu'ils sont sympas, et qu'on s'entendra bien. Ça ira.

Mais en fait, non, ça ne changeait pas.

Notre maison, elle, était presque finie. À la place de l'ancienne fromagerie, nous avions aménagé un gîte, et les premiers visiteurs sont arrivés aussitôt après l'annonce.

Pour le petit studio derrière la maison, Hanna et Henri — ceux qui avaient acheté notre vieille maison à colombages en Allemagne — s'y intéressaient beaucoup. Ils venaient souvent nous voir en France et nous avaient même avancé de l'argent pour aménager le studio. Ils devaient ensuite le « rembourser » en y séjournant. On avait conclu ça par une poignée de main et un verre. On les aimait beaucoup, et chaque visite était une joie, là, dans notre petit village isolé à 800 mètres, au pied du mont d'Angèle.

J'aimais cette façon de faire des affaires : on s'entendait bien, et ça restait une amitié sincère pour la vie. C'est rare.

Un jour, une vieille Mercedes cabriolet s'est arrêtée devant la maison. Un grand monsieur élégant en est descendu, sa femme et ses deux enfants sont restés dans la voiture. Il s'est renseigné sur le village, les habitants et d'autres choses. Ils voulaient acheter une vieille maison délabrée, à l'entrée du village, du côté de Villeperdrix.

Nous les avons invités à entrer et leur avons offert à boire. Il se présenta : Herbert Jann, de Baunach, près de Bamberg.

— Je vais envoyer mon équipe de construction et je cherche un logement à louer pour les ouvriers. Ils resteront quelques semaines et travailleront sur la maison. Connaissez-vous quelqu'un qui loue ?

— Bien sûr qu'on connaît quelqu'un, répondis-je aussitôt. Nous, par exemple. Nous venons tout juste d'aménager notre gîte et on peut loger cinq personnes.

— C'est formidable ! Pouvez-vous nous le montrer ? demanda M. Jann.

Nous nous sommes levés, avons traversé la terrasse et visité l'appartement. Tout le monde était ravi, et par une poignée de main, nous avons convenu que l'équipe

viendrait chez nous dès le mois suivant. J'étais aux anges : enfin quelques revenus bienvenus, dont nous avons grand besoin.

La famille Jann signa le contrat de leur maison chez le notaire à Nyons. Et, comme prévu, les ouvriers débarquèrent chez nous et prirent possession du gîte. C'est ainsi que nous avons fait la connaissance de Rudolf, René et Oswald, auxquels se rajoutaient parfois d'autres, mais Rudolf et René formaient le noyau dur, ils étaient toujours là.

René était Français de naissance, mais il vivait depuis longtemps en Allemagne, marié à Angela, une Allemande, avec qui il avait deux fils. Grâce à lui, tout était plus simple en France : il parlait la langue et savait arranger les choses. C'était une joyeuse bande et nous nous entendions très bien. Chaque matin, René réveillait les autres en lançant, avec son accent français :

— Guten Morgen, debout les rats, le café est prêt !
Ça les faisait rire aux éclats.

René riait toujours, nous l'avons connu uniquement joyeux, et ça faisait du bien à tout le monde. Après leur journée de travail, ils nous aidaient parfois sur notre maison, ce qui nous rendait bien service. Rudolf, lui, nous a énormément aidés. En remerciement, nous lui avons offert un terrain — un morceau de montagne, et nous en avons assez. Il en a fait la surprise à sa femme Petra, que nous avons bientôt rencontrée. Ils avaient deux garçons encore à l'école. Ils installèrent une caravane sur le terrain, cachée derrière les genêts et les plantes parfumées, et venaient y passer leurs vacances dès qu'ils pouvaient. Ils en étaient ravis et, de là-haut, ils avaient une vue splendide sur tout le village.

Il y avait d'autres enfants du même âge, ceux des familles qui avaient acheté des maisons de vacances. Chaque été, c'était la grande fête quand tous arrivaient. Les enfants passaient leurs journées ensemble, peu importait qu'ils parlent allemand ou français : ils se comprenaient sans mots.

Mes deux nièces, encore à l'école, étaient venues aussi. Mon frère les avait laissées chez nous sur la route des vacances vers l'Italie. Plus tard, elles nous ont dit que c'était les plus belles vacances de leur vie.

Nous recevions aussi, deux fois par an, trois amis de Bonn que nous avons connus par la famille de Smokey : Fredi, Günni et « Eu ». Eu s'appelait en réalité Hans-Josef, mais son nom de famille était si long qu'on l'appelait seulement « Eu ».

Même son prénom, personne ne l'utilisait, sauf moi de temps en temps. Günni, lui, s'appelait Günter, mais il était toujours « Günni ».

Ces trois-là nous aidait beaucoup. Ils ont construit un abri pour les chevaux, avec du bois de coffrage livré par la scierie de Rémuzat. Fredi s'occupait de la télévision et de l'électricité, Eu, mécanicien auto de métier, de notre voiture, et Günni, paysagiste, distribuait des bouquets de fleurs aux femmes présentes, quelle qu'elles soient. Il se promenait aussi en permanence avec un chat dans les bras !

On était comme une grande famille. Et quand ils nous donnaient un coup de main important, on les récompensait par un séjour à la mer, à deux heures de route. On allait dîner dans un bon restaurant et dormir à l'hôtel. Smokey préférait rester avec les animaux. Je crois qu'il appréciait aussi de retrouver sa tranquillité, parce qu'avec eux trois, c'était toujours mouvementé !

Une fois, nous sommes allés à Cassis, une petite crique pleine de touristes. Le soir, installés dehors pour dîner, Eu s'est exclamé :

— Oh, vous voyez ce que je vois ?

On a regardé autour de nous, mais personne n'a rien remarqué, sauf une élégante dame qui promenait un chien à longs poils ébouriffés.

— Tu parles du chien ? demandai-je.

— Mais non, ce n'est pas un chien, ce sont des bottes d'hiver avec des yeux ! répondit-il. Non, je parle des femmes là-bas, sur la plage.

Puis il chuchota quelque chose à Fredi et Günni, qui éclatèrent de rire.

— Franchement, dit Fredi, dans la catégorie bêtises, t'es imbattable.

Je n'avais pas compris et il continuait à baragouiner.

— Hans-Josef, ne parle pas si vite, sinon je ne comprends rien, lui dis-je.

— Je ne parle pas trop vite, c'est toi qui écoutes trop lentement, répondit-il avec un grand sourire.

Oui, il avait gardé une âme d'enfant, mais on l'adorait avec ses répliques.

Nous connaissions aussi une famille Kümpel, Inge et Gottfried, qui avaient fondé la société « Wind » et possédaient un appartement et un bateau à Port-Camargue.

On se rendait visite mutuellement : eux venaient une journée dans nos montagnes, et nous, nous allions chez eux, où ils nous emmenaient en bateau en Méditerranée. Souvent, d'autres amis à eux, logeant à l'hôtel, participaient aussi.

Un jour, ils avaient invité toute l'équipe des ouvriers, qui se réjouissaient à l'idée de la sortie en mer. Mais au moment de partir, Oswald déclara qu'il avait mal au cœur et resta sur le balcon avec Inge.

— Celui-là, ce n'est pas le couteau le plus aiguisé du tiroir, dit Gottfried en riant. Il avait déjà l'air inquiet avant. Ce n'est pas grave, là-haut, il est bien installé.

— Oui, et à cause de lui, Inge ne vient pas non plus, dis-je.

— Bah, il y a toujours un « boulet » dans le lot, répondit-il. De toute façon, on sort tous les jours, ce n'est pas si grave.

Malgré leur aisance, eux et leurs enfants restaient des gens très simples. Gottfried nous rapportait aussi plein de t-shirts et de sweat-shirts d'Allemagne : excellente qualité, ça nous faisait plaisir.

Ces visites au bord de la mer étaient un vrai bonheur. Avec René, Rudolf, Smokey et moi, nous embarquions sur le voilier de 25 mètres. Gottfried le manœuvrait habilement dans le port, puis vers le large. On navigua jusqu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer, où l'on pouvait même monter sur le toit de la grande église pour admirer la vue.

Mais ce jour-là, on s'est approchés trop près d'un navire de guerre. Soudain, une voix tonitruante au haut-parleur nous intima de stopper immédiatement et de répondre à la radio. Grand remue-ménage, car Gottfried ne trouvait pas la bonne fréquence. Sur le pont du navire militaire, toute l'équipage était aligné, jambes écartées, bien raides. Un marin nous faisait des signes pour indiquer la fréquence correcte. Enfin, Gottfried se connecta. On nous ordonna de faire demi-tour tout de suite : il y avait des manœuvres ce jour-là. Et on nous demanda aussi comment on avait pu passer devant le bateau de police sans être arrêtés. Eh oui, on l'avait vu, mais il devait dormir ! Gottfried s'excusa et vira de bord. On s'est bien amusés de l'aventure.

Le soir, nous étions invités à dîner à « Le Grau-du-Roi », dans un petit restaurant charmant où nous fîmes la connaissance de Hedy et Rolland. Inge et Gottfried étaient des habitués, la table était réservée. Hedy, allemande originaire de Karlsruhe, vivait depuis longtemps en France. Avec Rolland, ils cuisinaient eux-mêmes. Elle nous confia qu'ils allaient vendre le restaurant pour se réinstaller à la campagne, avec leurs chevaux et leurs chiens. Nous avons échangé adresses et numéros et sommes devenus très proches. Dès lors, on se voyait régulièrement.

Un jour, alors que nos amis de Bonn séjournèrent encore chez nous, Hedy nous appela pour nous inviter tous. Ils avaient acheté une maison au milieu des vignes, en Camargue, et vendu leur restaurant. Rolland voulait nous emmener en calèche pour une grande balade. Nous avons accepté avec joie, ainsi que de passer la nuit chez eux.

Hans-Josef (notre « Eu ») monta le premier sur la calèche, me tendit la main pour m'aider à grimper, car elle était haute.

— Ne me lâche pas, je te fais confiance ! lui dis-je.

— Fais confiance à ton derrière, il est toujours derrière toi, répondit-il en riant.

Typique de lui !

Nous avons passé une journée et une soirée magnifiques. Les trois amis étaient ravis. Le lendemain, nous avons regagné nos montagnes et profité encore de quelques jours à Léoux. Quand venait le moment de se dire au revoir, on était tous tristes, mais on se consolait en pensant déjà aux prochaines retrouvailles. Rolland et Hedy venaient aussi nous voir en montagne quand les amis de Bonn étaient là.

L'été, je partais avec Biene le long du ruisseau, puis je montais la colline. Je lui lançais toujours des bâtons, c'était notre rituel quotidien. Arrivée au virage, je m'asseyais sur la pente et regardais la vallée. C'était mon endroit préféré, parfait pour rêver.

Quel bonheur j'avais ! Quelle chance d'avoir cette vie ! Vivre avec les animaux, c'était une vraie joie.

Puis mes pensées partaient dans le passé : pourquoi avais-je épousé cet homme-là et pas un autre ? Pourquoi mes frères et sœurs étaient-ils éparpillés partout en Allemagne, et pas restés à Hambourg ? Pourquoi mes parents s'étaient-ils séparés ? Pourquoi je n'avais pas eu le droit de connaître mon père ? J'étais triste de n'avoir rien de lui, seulement mes trois demi-frères et sœurs issus de son second mariage. Moi aussi, j'aurais voulu avoir mon papa. Toujours ces « pourquoi », sans fin.

Quand j'avais assez ressassé, je me levais et redescendais avec Biene, notre chienne berger adoptée au refuge, vers la maison. Smokey m'y attendait déjà avec un café.

À bien des égards, nous étions très différents. Mais le secret de notre mariage, c'était beaucoup d'humour, de tolérance et une immense générosité de cœur — de son cœur ? du nôtre ? Peu importe. Nous étions heureux ici.

En Allemagne, j'étais toujours prise par mille choses : le travail, le soin des beaux-parents, le grand jardin, la vie de famille avec les enfants... et toujours trop peu de temps. Ici, on pouvait s'organiser, prendre le temps de vivre. Ici, on avait trouvé la paix.

Nos enfants venaient nous voir souvent et nous avons gagné beaucoup d'amis, y compris parmi les Français.

La maison de Herbert Jann était enfin terminée et l'équipe de chantier allait repartir. Le chef de chantier, Edgar Grasser, était venu passer la dernière semaine à Léoux et annonça bruyamment qu'il voulait organiser une fête d'adieu et qu'il fournirait à manger et à boire. Nous étions tous contents à l'idée de la fête, mais quand il est arrivé avec... une caisse de bière et une tablette de chocolat, on s'est tous regardés un peu interloqués. On pensait à une blague, mais non : rien d'autre à manger, à part la tablette. On s'est échangé des sourires, René a sorti quelques provisions de son frigo, nous avons fait pareil, et finalement la soirée est devenue joyeuse malgré tout. Le lendemain, tout le monde est reparti et nous avons poussé un grand soupir.

Ce jour-là, Hanna et Henri devaient arriver d'Allemagne pour s'installer dans le studio du côté nord. Nous l'avons fait aménager par un entrepreneur, qui avait ajouté un escalier extérieur et une petite terrasse. L'ensemble rendait vraiment bien, avec vue sur le Mont d'Angèle. La kitchenette, je l'avais achetée neuve, ainsi que deux lits. Le reste, ils voulaient l'apporter eux-mêmes.

Le soir, ils sont arrivés, tout souriants, après avoir mangé en route. Ils attendaient depuis longtemps de profiter de leur pied-à-terre. Tous deux étaient psychanalystes, indépendants en Allemagne. Ils avaient acheté notre belle maison à colombages et s'y sentaient bien. Nous étions heureux d'avoir gardé un lien chaleureux avec eux.

Henri a ouvert une bouteille de vin pour trinquer à leur emménagement. On a échangé les nouvelles de leur village et du nôtre, comme d'habitude. Le lendemain, ils ont monté leur bibliothèque restée dans la voiture.

Le grand séjour communiquait par un escalier en bois avec une pièce mansardée, parfaite pour y mettre les lits. En bas, il restait le coin salon avec kitchenette et la salle d'eau. Henri, trouvant la rambarde de l'escalier trop massive, a décidé de l'enlever. Mauvaise idée ! En montant un matelas, il a glissé en chaussettes, est tombé en arrière de quelques marches et s'est écrasé sur sa main gauche.

Ils sont allés à l'hôpital : rien de cassé, disaient-ils. Mais la douleur persistait, alors ils ont consulté un autre hôpital : même diagnostic. Ce n'est qu'une fois rentrés en Allemagne, à la clinique universitaire de Marburg, qu'on a découvert une fracture compliquée du poignet. Henri a dû être opéré — deux fois ! Pauvre Henri... Si seulement il n'avait pas démonté cette rambarde.

Chaque année, les habitants de Léoux organisaient une fête d'été pour tous. Même ceux de Villeperdrix se joignaient à nous. On tirait au sort un gros jambon : il fallait en deviner le poids, et celui qui s'en approchait le plus le gagnait. On jouait aussi à la pétanque, et les gagnants recevaient un lot. C'est comme ça qu'on a appris à jouer.

Chacun mettait un petit quelque chose dans une caisse commune pour la nourriture et les boissons. On mangeait sous les cerisiers, dans une ambiance très conviviale, et les visiteurs qui se trouvaient là participaient volontiers jusque tard dans la nuit.

Marcelle, au fil des ans, récoltait de l'argent pour la restauration de la petite chapelle du cimetière. Elle a réussi à réunir une belle somme et les travaux ont pu commencer. C'est Émile, de Villeperdrix, qui les a réalisés. Il faisait beaucoup de travaux pour la commune et savait monter de magnifiques murs en pierres sèches, que nos visiteurs admiraient toujours. Il avait une voix si forte qu'en saison de chasse on l'entendait à tout le vallon. Quand tout redevenait silencieux, on savait que la chasse était finie. La chapelle a été achevée après quelques mois et inaugurée par un prêtre un dimanche.

Les années passaient à toute vitesse. Nous recevions beaucoup de visiteurs, que nous emmenions volontiers au restaurant de Martine et Gérard, dans l'ancienne huilerie de Villeperdrix. Nous y célébrions chaque événement, et aussi le réveillon du Nouvel An, toujours fêté dignement, avec bon repas, musique et danse. Mais Martine a fini par arrêter : trop de travail. Nous l'avons beaucoup regretté.

Smokey et moi avons planté de jeunes arbres fruitiers tout autour du grand jardin, entouré d'une clôture que nous venions de monter. Un soir, Smokey est rentré les larmes aux yeux.

- Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé.
- Va voir le jardin.

J'y suis allée... et j'ai pleuré moi aussi. Tout le grillage piétiné, et les douze jeunes arbres grignotés, cassés, détruits. Plus rien à sauver. Le jardin ressemblait à un champ de bataille. Les chevaux de nos voisins s'étaient encore échappés et avaient tout saccagé.

Furieuse, je suis allée prévenir Gerda. Elle est venue aussitôt constater les dégâts. Inutile de discuter : le mal était fait. Elle a voulu immédiatement nous indemniser en argent. Pour eux, « tout peut se refaire », disaient-ils. Mais pour nous, c'était le trop-plein. Smokey était inconsolable.

- Je ne fais plus de jardin, a-t-il dit. Chaque année, leurs chevaux détruisent quelque chose. Ils n'ont aucun sens de responsabilité.
- Ni de goût pour la beauté ou l'ordre, ai-je ajouté. Les arbres sont brisés au ras du sol, il n'y a rien à sauver. Tu as raison, laissons tomber.

Nous étions démoralisés. Pour évacuer la colère, je l'ai emmené à Nyons. Nous avons déjeuné à la Belle Époque, profité de l'après-midi, fait nos courses, puis décidé d'aller le lendemain à la mer. Sur le chemin du retour, nous avons rendu visite à Hedy et Rolland, en Camargue, pour leur raconter notre catastrophe. Ils ont promis de venir nous voir la semaine suivante pour visiter une vieille ferme en vente près de chez nous, car notre région leur plaisait. Mais la ferme ne leur a pas convenu : trop de travail. Dommage, j'aurais aimé qu'ils s'installent.

Une semaine plus tard, le 4 février 1998, je suis descendue le matin à la cuisine. D'ordinaire, je sentais l'odeur du café dès l'escalier... mais rien. Les chevaux mangeaient leur foin. Smokey, lui, n'était nulle part. Je suis montée à la salle de bains : il était là, à demi vêtu, étendu. Mort.

Je suis restée pétrifiée, incapable d'y croire. Je me suis assise à côté de lui, longtemps, laissant filer mes pensées. Puis j'ai pris le téléphone et j'ai appelé mes enfants. Ils étaient bouleversés. Hedy, au bout du fil, m'a dit qu'elle viendrait aussitôt pour m'aider. Le médecin est venu constater le décès, le maire Gérard est

arrivé avec Martine et a contacté le service funéraire. J'étais soulagée d'être entourée.

Dans le village, la nouvelle s'est vite répandue. Tous sont venus me présenter leurs condoléances. Gustav s'est assis sur la terrasse et il est resté là, me parlant sans cesse, je crois pour me distraire. Mais je n'entendais rien, tout se déroulait comme dans un film. J'attendais Hedy, qui a fini par arriver. Nous nous sommes embrassées, en larmes. Puis j'ai dû appeler d'autres proches : tous étaient sidérés. Comment pouvait-on disparaître si brutalement ?

Le curé catholique s'est présenté, Smokey était catholique. Avec lui, nous avons préparé la cérémonie, aidée par Hedy car mon français n'était pas parfait. C'était la première messe dans la chapelle restaurée, le samedi, pour laisser le temps aux proches allemands d'arriver. Hans-Josef avait proposé de transporter mes enfants et mes frères et sœurs dans son grand Renault Espace. Mon frère, depuis la Baltique, devait prendre ma sœur près de Hambourg, mais elle a refusé : trop long, disait-elle... ce qui ne l'empêchait pas de voyager en vacances. Bref, tous se sont retrouvés à Bonn pour partir avec les amis de Smokey.

Avec Hedy, nous avons tout organisé. Nous étions même allées à Nyons commander les fleurs. Je n'aurais jamais pu gérer seule.

Le vendredi, tout le monde est arrivé à Léoux : mes enfants, mon frère, les amis de Bonn, Rudolf et Petra, Hanna et Henri... Le samedi, l'église était bondée, bien plus que je ne l'aurais cru. Beaucoup d'habitants de Villeperdrix étaient là, que je connaissais de vue. Personne en noir, chacun habillé normalement, et ça m'a plu. La chapelle étant minuscule, la plupart sont restés dehors. Il faisait froid, mais le soleil brillait. Le prêtre a lu un passage de la Bible. Gustav, de son côté, a lu la même chose en allemand, dans une vieille Bible centenaire que je lui avais confiée. Moi, je n'étais pas vraiment là, tout se déroulait sans que j'y prenne part. Après la cérémonie, Smokey a été inhumé au petit cimetière derrière l'église.

Hedy et Rolland avaient dressé devant ma maison une grande table avec boissons et amuse-gueules. Le curé, les voisins, beaucoup de monde sont venus partager ce moment. Gérard, le maire, avait aussi parlé dans l'église et m'avait assuré de son soutien. La réception a duré tout l'après-midi.

Puis, quand les derniers invités sont partis, Hedy et moi avons préparé le dîner. La soirée a réuni nos proches, et malgré la tristesse, une certaine chaleur est montée

autour de la table. Le vin aidait, sans doute, mais on sentait aussi l'incrédulité face à ce départ brutal.

Moi, je n'étais plus là. Je n'ai rien pu avaler. Je suis partie me coucher tôt, je me suis glissée sous la couette et j'ai dormi, soulagée que la cérémonie soit passée.

Le dimanche, tous sont repartis. Je suis restée seule avec les animaux : trois chevaux, trois moutons, six chats. Les moutons, chez les voisins, broutaient leur herbe.

Quelques jours plus tard, le drame a frappé encore. Un matin, en allant voir les moutons, je les ai trouvés tous les trois, égorgés. Smokey les rentrait toujours le soir à l'étable. Moi, je ne l'avais pas fait. Les voisins avaient beaucoup de monde, occupés à réparer leur toit, dormant dehors sous des tentes, ivres pour la plupart. Personne n'avait rien entendu. Les chasseurs sont venus emporter les bêtes.

Je faisais ma promenade chaque jour et, sur le chemin du retour, je passais au cimetière pour raconter à Smokey tout ce qui s'était passé. Mais bien sûr, je ne lui ai pas parlé de la catastrophe avec les moutons. Entre-temps, le chien était aussi mort.

Un jour à Nyons, je suis entrée un peu par hasard chez le notaire Martin. Je me suis dit qu'il fallait quand même déclarer officiellement le décès de mon mari. Nous avions fait depuis longtemps un testament réciproque et je le lui ai donné. J'avais eu le bon réflexe sans le savoir. Peu après, le notaire est venu visiter notre propriété... et m'a ensuite envoyé une facture énorme. L'acte de propriété avait été modifié, mes fils avaient été ajoutés, et ça m'a coûté l'équivalent de plusieurs milliers de marks allemands. Argent que je n'avais pas, évidemment. Je ne touchais pas encore de retraite et la pension de veuve devait être demandée. Je vivais seulement grâce aux revenus de la location de la maison de vacances et du studio.

Quand Hanna et Henri sont revenus en vacances, je leur ai montré la facture.

— Imaginez un peu, il faut que je paie tout ça, me suis-je lamentée.

— Oui, ce sont entre autres les frais de notaire et le changement de titre de propriété, dit Henri. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Maintenant ? Je vais vous taper un peu, ai-je dit en faisant une grimace.

Ils ont éclaté de rire, mais ils m'ont aidée à m'en sortir. Après avoir réfléchi à la manière, on a trouvé une solution. J'étais soulagée : rien ne vaut de bons amis. Et

eux, c'étaient vraiment de vrais amis. Nous sommes restés longtemps à discuter de toute cette histoire.

Rudolf et Petra étaient aussi revenus, avec leurs deux garçons, dans leur caravane. Rudolf, qui était menuisier, avait fabriqué pour Smokey une belle croix en bois pour le cimetière. Il l'a fixée sur le mur derrière l'église. J'avais reçu des plantes en cadeau des personnes venues à l'enterrement, dont deux petits thuyas que j'ai plantés de chaque côté de la croix. Ils ont fini par devenir immenses, ce qui m'a un peu fait peur. Sous la croix, j'ai mis une superbe rose grimpante rouge, et toutes les autres fleurs sur la tombe. Mais malgré ça, tout me paraissait encore étranger. Je n'arrivais pas à m'habituer à l'idée qu'il n'était plus là. Il manquait quelque chose. Mais la vie continuait, comme on dit.

Je suis restée encore cinq ans dans la grande maison, à m'occuper des chevaux et des chats, à louer la maison de vacances et à recevoir nos amis qui continuaient de venir régulièrement. Mes voisins organisaient des séjours de jeûne et de randonnée, qui avaient beaucoup de succès. Chaque samedi, ils faisaient la navette avec la gare pour déposer ceux qui repartaient et ramener les nouveaux. Parmi eux, il y avait Doris, une Allemande de Hildesheim, avec qui je me suis très vite liée d'amitié.

Pendant qu'elle était chez moi, il y a eu l'éclipse solaire. Nous voulions absolument la voir, bien sûr depuis le sommet du Mont d'Angèle. Alors nous sommes montées avec nos lunettes spéciales, nous nous sommes allongées au soleil et nous avons attendu. Il y avait d'autres gens là-haut aussi. Puis le spectacle a commencé : la lune a peu à peu recouvert le soleil, il faisait de plus en plus sombre et froid. Les oiseaux se sont tus, tout est devenu silencieux. Heureusement j'avais mis un pantalon long, même si c'était l'été et qu'il faisait très chaud au départ. Mais là, il faisait à peine cinq ou six degrés et je grelottais. Doris voulait rester là-haut, moi j'ai pris mes jambes à mon cou et je suis redescendue aussi vite que j'ai pu.

À la maison, je me suis enfilé une veste chaude, je me suis assise sur la terrasse et j'ai attendu le retour du soleil. Je me suis demandé un instant : et si le soleil ne revenait jamais ? Non, ça ne valait mieux pas d'y penser. Heureusement, il est revenu, la chaleur aussi, et les oiseaux se sont remis à chanter. J'étais soulagée. C'était une expérience inoubliable. À partir de là, Doris est revenue chaque année en vacances chez moi. J'étais ravie, on s'entendait vraiment bien.

Quand Fredi, Hans-Josef et Günni de Bonn sont revenus, j'avais une grande nouvelle à leur annoncer.

— Je vais vendre la maison !

— Quoi ? Tu ne vas pas retourner en Allemagne quand même ? ont-ils dit tous les trois en même temps.

— Non, je veux construire une maison plus petite, là-bas dans la prairie, devant le ruisseau et la haie. J'aurai du soleil toute la journée et l'hiver, je n'aurai plus besoin de prendre la route verglacée pour monter ici. J'ai même déjà dessiné un plan : une petite maison avec un logement de vacances et, sur le côté, une chambre indépendante avec douche, lavabo et toilettes.

— Génial ! dit Fredi. Mais tu es sûre d'avoir le permis de construire ?

— Bien sûr ! J'ai déjà l'autorisation ! ai-je répondu en agitant le papier sous leurs yeux incrédules.

Ils m'ont demandé de tout raconter. Alors j'ai expliqué :

Un jour, Gerda est venue chez moi, fâchée avec Gustav, pour souffler un peu. On mangeait et buvait dans la cuisine quand je lui ai dit que j'aimerais bien me construire une maison plus petite. Elle m'a encouragée : elle avait déjà réussi à faire construire une nouvelle maison pour sa famille. La première fois que j'ai déposé le dossier, il a été refusé. Mais Gerda m'a dit :

— Ne te laisse pas abattre, il faut insister. Nous, on a dû déposer quatre fois avant que ce soit accepté. Allez, viens, je vais avec toi à Nyons, je connais la dame du service, on ira lui expliquer ta situation : mari décédé, maison trop grande, etc. On y est allées le lendemain. J'ai rempli un nouveau formulaire, et cette fois, ça a marché. J'ai eu mon permis de construire.

Il ne me restait plus qu'à vendre l'ancienne maison pour financer la nouvelle. Les trois Bonnois étaient ravis. Ils se réjouissaient surtout que je reste en France et qu'ils puissent continuer à venir.

Nous avons passé une belle semaine ensemble. Le dernier jour, ils ont voulu aller au cimetière. En chemin, je me suis retournée : les six chats nous suivaient ! Une fois la grille ouverte, ils ont filé droit sur la tombe, derrière la chapelle.

— Incroyable ! ai-je dit. Comment savent-ils où est enterré Smokey ? Ils ne sont jamais venus ici !

Et Hans-Josef, fidèle à lui-même, a répondu :

— Tu vois pas ? Ils ont la queue en l'air, comme une antenne, ça les a guidés.

— Mais quel idiot ! a dit Fredi en riant.

Ils se chamaillaient tout le temps, mais ils étaient soudés comme les doigts de la main. On était toujours contents quand ils venaient. Ils m'ont beaucoup soutenue. Hans-Josef voulait même me trouver une autre voiture. Comme il travaillait chez Renault, il m'a proposé de récupérer l'Espace de son beau-frère, qui venait d'en acheter un nouveau. Je savais que s'il me l'apportait, il serait impeccable.

— Oh Hans-Josef, tu es un vrai ange, ai-je dit.

— Les gens bien vont au paradis, a-t-il répondu.

— Et les bonnes femmes, elles montent en Espace ! ai-je rétorqué. Tout le monde a éclaté de rire.

Chaque jour, ils regardaient mes plans de construction et donnaient leur avis. Puis ils ont dû rentrer à Bonn, retrouver leurs familles.

Un peu plus tard, Helmut, qui habitait à Arnayon, est venu me voir. Il avait restauré un grand domaine avec plusieurs gîtes et m'a proposé de construire ma nouvelle maison avec son frère Heinz. Toute la fratrie s'était installée dans la région, sauf Heinz, qui vivait encore en Allemagne mais voulait aussi venir. Avec l'argent, il espérait acheter un terrain et se faire sa propre petite maison. Je savais qu'ils travaillaient bien, alors j'ai accepté après qu'on se soit mis d'accord.

Peu après, j'ai trouvé un acheteur belge, Jacques. Je lui ai proposé de rester dans mon studio pendant la construction, en échange de quoi je lui céderais aussi la moitié du terrain, environ 5 000 m² au-dessus de la maison. Il a accepté avec enthousiasme :

— Bien sûr, c'est parfait ! Si vous construisez ici, il faut que ce soit beau. Et moi là-haut, je mettrai une piscine !

Tout s'est mis en place. Heinz a quitté son travail en Allemagne, est venu s'installer dans une caravane, et a commencé à bâtir avec Helmut. Helmut s'occupait de l'électricité et de la plomberie, Heinz du reste.

J'ai aussi remboursé mes dettes à Hanna et Henri, qui ont dû libérer le studio. Mes fils ont reçu une belle somme, ce qui les a rendus heureux. Et j'ai pu payer l'Espace que les Bonnois m'avaient déjà apporté. Tout roulait !

En janvier 2003, Heinz est arrivé avec sa pelleteuse et a creusé les fondations. Helmut a posé toutes les canalisations et les camions de béton ont coulé la dalle. J'avais préparé café, baguettes, fromage et jambon, ce qui a fait plaisir à tout le

monde. Même les voisins sont venus voir, avec leurs chiens... et leur âne Ponpon, qui s'échappait toujours pour rejoindre mes chevaux.

Ensuite, Heinz a attaqué la fosse septique, puis les murs. Des voisins venaient l'aider à porter les pierres. Quand la maison a commencé à monter, son fils Micha est arrivé pour donner un coup de main. Lui était plâtrier de métier. Moi ça m'allait bien, je n'avais pas à gérer la paie, c'était une affaire de famille.

Quand la charpente a été posée, on a fait une petite fête, et les autres frères de Heinz sont venus couvrir le toit. Isolation, tuiles, trois cheminées : une pour ma cheminée ouverte, une pour la location (au cas où il faudrait mettre un poêle), et une pour le chauffage central au fioul. Tout avançait vite.

Heinz, que j'appelais Heinzi, avait parfois ses colères. Quand quelqu'un l'agaçait, il disait :

— Lui, il faudrait que je lui règle l'allumage !

Il m'envoyait balader aussi de temps en temps, mais au fond, il était bon.

Un matin, je suis allée voir mes chevaux et j'ai trouvé Polly couchée sur le côté. J'ai cru qu'elle dormait, mais non : elle était morte, à 34 ans. J'étais effondrée. Heinzi aussi a été touché. Il a sorti sa pelleuse et on l'a enterrée ensemble. Je ne voulais pas l'envoyer à l'équarrisseur. Florissa et son poulain Nino sont restés là, à observer, comme s'ils participaient.

Le chantier avançait, mais Heinzi semblait triste. J'ai fini par lui demander ce qu'il avait. Il m'a avoué qu'il voulait lui aussi s'installer ici, acheter un terrain et construire une maison, mais il n'avait plus assez d'argent : il devait encore payer des dettes, les siennes et celles de Micha. J'étais surprise de voir ce grand gaillard, qui faisait toujours le malin, les larmes aux yeux. Il ne voulait pas retourner en Allemagne, et moi non plus je ne voulais pas le voir partir.

J'avais déjà une idée, mais je l'ai laissé mariner un peu, histoire de me venger de ses brusqueries. Une nuit blanche lui ferait du bien. Le lendemain, je lui ai dit en soupirant :

— Oh Heinzi, quel dommage que tu doives repartir en Allemagne...

Et le jour suivant, je suis arrivée toute joyeuse :

— Heinzi, j'ai trouvé la solution !

— Pour quoi ? a-t-il grommelé.

— Pour ton terrain ! Je t'en donne un grand morceau, et en échange, toi et Micha vous terminez tout l'intérieur : carrelage, cuisine, tout ce qu'il reste, jusqu'à l'inauguration.

Son visage s'éclaira d'un coup et il me regarda, incrédule.

— Oui, mais seulement si tu veux, dis-je en penchant innocemment la tête.

— Tu sais que Jacques a déjà eu la moitié de la colline... eh bien, toi tu auras l'autre moitié, environ 5 000 m². Là-haut, tu pourras installer tes ruches, et en bas tu auras largement la place pour te construire une maisonnette. Qu'en dis-tu ?

Bien sûr, il accepta avec joie. Plus il y pensait, plus ça lui plaisait. Et une fois qu'il eut digéré la nouvelle, il s'écria :

— Dans ce coin-là, je vais même te bâtir un superbe foyer de cheminée, tout habillé de pierres naturelles !

Je me suis aussitôt mise à ramasser des pierres — il y en avait à profusion, comme du sable à la mer.

Micha, de son côté, reçut la mission de décorer la chambre individuelle. Il pouvait laisser libre cours à son imagination. Comme il était plâtrier de métier, c'était lui qui s'occupait de la peinture, et je l'aidais volontiers. Tout se passa très bien.

Au final, j'ai eu une maison magnifique, faite sur mesure selon mes envies. Mes enfants venaient de temps en temps donner un coup de main. Autour de la maison, je plantai des rosiers, des buissons, des lavandes, du romarin, du thym et de la sauge. Plus tard, j'ajoutai quelques arbres fruitiers nains, pour ne pas avoir à grimper trop haut au moment des récoltes.

Tout roulait à merveille, j'en étais moi-même étonnée. L'été était splendide et je me disais que j'avais eu raison de rester en France. L'avenir, je n'y pensais pas trop.

Avec Heinzl et Helmut, nous allâmes à Nyons chez Maître Martin pour signer l'acte du terrain. Aussitôt, Heinzl alla chercher ses ruches qui étaient encore chez Helmut, et il les installa sur sa parcelle.

Début octobre 2003, je fis mes cartons et quittai le petit studio où je m'étais pourtant si bien sentie, pour emménager dans ma maison neuve. Les chats, qui avaient observé tout le manège, me suivirent aussitôt. Même les chevaux regardaient, intrigués. La maison était à une centaine de mètres de l'ancienne,

devant la haie naturelle et le petit ruisseau. De la terrasse, je voyais toute la vallée et profitais du soleil. Mon frère, qui vivait alors à Grömitz sur la Baltique, m'avait trouvé un **strandkorb** (fauteuil de plage allemand), que j'installai sur la terrasse couverte. Un vrai trésor arrivé chez moi par des chemins détournés !

Le 6 octobre, j'organisai la pendaison de crémaillère. Tout le monde était là : Hanna et Henri, Rudolf et Petra, mes trois amis de Bonn, le maire Gérard et Martine, et bien sûr tous les voisins. C'était une vraie fête ! Mon voisin Herbert joua de la guitare et mit l'ambiance. Il avait même réécrit les paroles de « La poupée en sucre » pour me les chanter, ce qui déclencha des applaudissements nourris.

J'étais tellement fière de ma maison ! Toute la fatigue des travaux était oubliée. Chaque matin, je prenais mon thé dans le strandkorb, avec ma chatte Pepita qui m'attendait déjà, jalouse de son coussin et chassant les autres chats qui voulaient grimper aussi. Les aigles qui nichaient dans la falaise passaient souvent au-dessus, comme pour inspecter les lieux et vérifier cette nouvelle maison dans leur territoire.

Heinzi s'attaqua alors à la cheminée, un beau modèle d'angle. J'avais acheté l'insert, avec une porte vitrée qu'on pouvait aussi relever pour avoir un foyer ouvert. Fantastique ! Avec les pierres que j'avais ramassées — certaines contenant même des fossiles —, il créa un habillage splendide. C'était une vraie œuvre d'art, dont il était très fier. Nous l'inaugurâmes aussitôt. Son frère Hans-Peter m'apporta le bois, déjà coupé à la bonne longueur.

La maison avait aussi un gîte spacieux pour deux personnes, avec sa terrasse, sa table et ses chaises, et une chambre individuelle avec salle d'eau attenante.

Mes voisins, qui organisaient des séjours de « jeûne et randonnée », attiraient toujours du monde. Ils avaient une **gîte-dortoir**, façon auberge de jeunesse. Mais comme beaucoup de gens préféraient loger en privé, Gerda me recommandait souvent, et j'étais donc presque toujours complète. C'était un bon revenu d'appoint, car je ne vivais que de ma pension de veuve. Les vacanciers venaient de Paris, Lyon, Marseille, de Suisse et parfois même d'Allemagne.

Un jour, un client niçois me dit avec un air pincé :
— Ici, c'est bien calme, quand même...

— Oui, répondis-je, mais plus le silence est profond, plus on entend les choses ! Il a hoché la tête en souriant.

La plupart des jeûneurs étaient déçus en arrivant, sans doute parce qu'ils imaginaient la gîte autrement. Tout était simple, ils devaient partager un grand dortoir, ce qui n'était pas toujours facile. Mais à force de chanter, danser et rire lors de la petite fête du vendredi, leurs appréhensions s'envolaient, et beaucoup revenaient chaque année. Les plus courageux restaient deux ou trois semaines, sans manger, juste avec les randonnées. Certains sont devenus de vrais amis, et les inscriptions me parvenaient directement par téléphone.

Parfois, quelques femmes voulaient abandonner dès le premier jour. Alors je leur lançais :

— On n'abandonne pas, sauf les colis à la Poste !
Et tout le monde riait.

Un jour, Gerda me demanda de la remplacer pour guider une petite randonnée, car elle devait aller à Grenoble avec Gustav. J'ai accepté sans trop réfléchir. Mauvaise pioche : nous étions en décembre, il avait neigé toute la nuit, et il neigeait encore quand nous sommes partis. Heureusement, j'avais au fond de mon armoire une paire de bottes fourrées neuves, que j'ai chaussées pour l'occasion.

Nous avons marché dans la neige, longé la falaise, traversé un bois, et fait une pause sous un chêne centenaire. Puis nous avons descendu un sentier vers Villeperdrix. Plus nous descendions, plus la neige se transformait en pluie. Mes vêtements s'imprégnaient, l'humidité gagnait mes bottes, j'avais les pieds glacés. Je n'aspirais qu'à rentrer me chauffer au coin de mon feu.

Finalement, nous avons décidé de rentrer par la route. Deux voitures sont passées et j'ai laissé monter les marcheurs, affamés et transis. Moi, j'ai continué à pied. Mes bottes en cuir se resserraient tellement avec l'eau que je devais recroqueviller mes orteils. Seule l'idée de ma maison chaude me soutenait.

De retour à Léoux, je suis allée directement sous la douche, puis chocolat chaud, vêtements secs et feu de cheminée. Mes chats se sont blottis autour de moi. *La vie est belle !* ai-je pensé.

Le lendemain, Gerda m'a demandé comment ça s'était passé.

— Oh, rien de grave, ai-je dit. À part les vêtements trempés et les bottes foutues.

Puis, en riant :

— Tiens, cadeau ! Elles sont bien rodées maintenant, mais par l'eau... tu les veux ?

— Oh, merveilleuses ! s'écria-t-elle avec son enthousiasme habituel.

Et elle les a souvent portées ensuite.

Les Noël's étaient toujours chaleureux : les deux sœurs du village organisaient une fête à l'église, décorée, avec petite collation et, parfois, un sermon du curé. Mais en France, pas de deuxième jour de Noël, ça filait vite.

En mai, j'ai fêté mon deuxième grand anniversaire rond. Beaucoup d'amis et de famille vinrent, je m'étais occupée des hébergements, et ce fut une fête magnifique.

Je vendais aussi les bijoux faits main de mes voisins, ce qui plaisait beaucoup aux marcheurs. Ça marchait très bien.

L'été, je rendais visite à Hedy et Rolland, installés dans les montagnes de Saint-Christol. Chaque année, ils y organisaient une grande fête avec marché. Je restais dormir pour en profiter pleinement.

Quand je repartais en Allemagne, je pouvais compter sur Traudl et Jochen, un couple d'amis rencontré chez des voisins, qui gardaient ma maison et mes animaux. Ils vivaient à Osnabrück et faisaient partie de notre bande.

Un matin, en ouvrant les yeux, je vis par la fenêtre deux grandes oreilles en peluche... C'était Ponpon, l'âne !

— Ponpon, qu'est-ce que tu fais encore ici ? Attends, j'arrive !

On dit que les ânes sont têtus, mais pas Ponpon : il me suivait partout. Les chevaux l'avaient vu et l'attendaient déjà au pré. Je l'y ai conduit, et là il était bien.

Parfois, il allait chez Heinz, installé dans sa maisonnette, mais sa chienne Cindy le chassait aussitôt.

J'ai vécu huit ans dans ma belle maison, heureuse, avec toujours beaucoup de visiteurs et mes gîtes pleins. Mais peu à peu, la nostalgie de Hambourg me rattrapait. Mes chats étaient morts les uns après les autres, Florissa aussi, il ne restait plus que Nino.

Alors j'ai pris ma décision : je vendrais tout et je retournerais à Hambourg, à Saint-Georg si possible, mon quartier d'enfance. Mais je voulais garder un pied-à-terre ici pour y revenir en vacances. J'ai donc fait découper un petit terrain, et Émile Mallet de Villeperdrix m'y a bâti une maisonnette de 20 m², que j'ai aménagée bien confortablement.

Je pouvais enfin vendre ma maison et les terrains restants. Un couple hollandais, qui l'avait repérée sur Internet, est venu un jour la visiter. Nous avons discuté du prix et conclu d'une poignée de main. J'étais ravie. Une fois qu'ils furent repartis, j'ai mis un CD et j'ai chanté à tue-tête :

*« So soll es sein, so kann es bleiben,
so hab ich es mir gewünscht.
Alles passt perfekt zusammen,
weil endlich alles stimmt... »*

(« Que ce soit ainsi, que ça reste ainsi,
c'est comme je l'avais souhaité.
Tout s'accorde parfaitement,
car enfin tout est juste... »)
— chanson d'Adel Tawil.

Notre maréchal-ferrant tenait un centre équestre près de Die. Il a accepté de prendre Nino, ce qui m'a réconfortée : il n'était plus seul et il était bien soigné, même si cela m'a arraché le cœur. Parfois, il faut savoir faire des sacrifices. Et puis, je pouvais toujours aller le voir.

J'ai encore passé quelques années de vacances dans ma maisonnette, puis je l'ai vendue elle aussi.

Mes rêves, tous, s'étaient réalisés.

Aujourd'hui, je vis à nouveau à **Saint-Georg, à Hambourg**, mon quartier d'enfance. Je savoure la vie, je regarde *Inas Nacht*, je découvre la mer du Nord, la Baltique et tout le Schleswig-Holstein. Je vois souvent mes enfants. En France, c'était plus difficile de se retrouver, mais la France reste un pays merveilleux. Je l'aime.

En emménageant dans mon petit appartement, j'ai tout de suite mis un disque de Marius Müller-Westernhagen et j'ai chanté à pleins poumons :

« *Ich bin wieder hier, in meinem Revier...* »
(« Je suis de retour ici, dans mon domaine... »).

J'étais rentrée chez moi.

- - - Fin - - -